

# La Négrresse à Cheval

texte Sabrina Sow

relecture Fanny Quément



## Avant-propos

J'habite le monde au travers d'un rapport animal à mon troupeau.

Je vis dans un camion aménagé, un Mercedes 10-13 de 1979 (mon année de naissance), un petit poids lourd à la cabine verte et à la caisse bardée de bois qui fut dans sa vie antérieure une bétailière à chevaux.

Des panneaux solaires me permettent de générer ma propre électricité, j'ai une arrivée d'eau équipée d'un compteur où je prélève environ 30 litres par jour pour deux humains et je loue 43 hectares de bocage pour mes compagnons chevaux. Nous vivons en marge du système dans une forme de semi-liberté.

Les chevaux étaient 14 quand j'ai entamé ce récit, aujourd'hui ils ne sont plus que treize. Le doyen du troupeau s'est éclipsé une nuit de grand vent. Il avait 25 ans et nous avons vécu 23 ans ensemble.

On ne peut jamais se préparer à la mort. On a beau savoir que c'est la commune issue, elle arrive toujours par surprise et quand j'ai commencé d'écrire, j'étais à mille lieues d'imaginer que je vivrais à nouveau un deuil.

Encore récemment, mes chevaux avaient donc entre 2 et 25 ans. Certains sont des « repris de justice », des individus qui ont récusé le système dans lequel on voulait les enfermer. D'autres sont de petits veinards nés dans ces prairies. Ils sont mon centre, ma source d'énergie, une sorte de racine mouvante qui me relie au vivant.

Nous « travaillons » ensemble, ou plutôt nous interagissons dans un système que nous avons créé. Un fonctionnement que nous exportons souvent vers la ville, une bulle de vivant et de sauvage que nous mettons en scène dans des spectacles équestres, en plein air et en pleine rue.

C'est ce qui nous fait vivre, ce qui paie les factures.

Concrètement, nous créons, nous humains et eux chevaux, des objets artistiques que nous amenons dans l'espace public.

\*

Je m'inquiète aujourd'hui de la pression qu'exerce une partie de la société sur ceux qui vivent et travaillent avec les animaux, je m'inquiète de voir les rapports entre humains se tendre et prendre à partie notre rapport aux bêtes et à la nature, je m'inquiète simplement qu'un jour mon mode de vie, en plus d'être marginal, devienne illégal.

C'est la raison pour laquelle aujourd'hui, je prends la plume pour défendre l'idée qu'une interaction entre humain et animaux peut éviter l'écueil des rapports de domination.

Voici mon témoignage.

Ceci est mon manifeste.

Aussi.

Je suis une femme noire, mulâtre, métisse.

Oui et alors ? ...

Mon apparence, ma négritude, mon genre pourraient faire de moi la victime de plusieurs processus de domination qui minent notre société hyper-hiérarchisée.

Et pourtant, je n'ai subi ni le racisme ni le sexisme.

Il m'a fallu attendre l'orée de mes quarante ans pour prendre conscience que j'étais une exception.

J'ai récemment rencontré (dans le cadre d'une audition) un groupe de femmes racisées représentant toute la palette des couleurs de peau, des âges ou des origines sociales.

Ces femmes m'ont fait part de situations vécues à tant de reprises qu'elles ne voulaient même plus en parler. Je ne remercierai jamais assez Rebecca Chaillon d'avoir permis cette rencontre. Elle m'a dessillée : ce dont je connaissais la théorie, ces femmes en faisaient l'expérience dans leur corps, au quotidien. Elles avaient toutes une expérience commune, celle d'être jugées, méjugées, préjugées sur une apparence physique.

Et moi, dans quel monde avais-je passé tout ce temps ? Dans un univers parallèle ? Découvrant ma propre incongruité, j'ai cherché à comprendre le pourquoi de cette situation. Est-ce qu'il y avait là une forme de cécité ? Étais-je une exception confirmant la règle ?

Ainsi le raisonnement suivant m'est-il apparu : je pense que mon intimité avec les bêtes m'a protégée, m'a amenée vers un autre endroit, vers une sorte de confiance en moi et en l'autre qui désamorce les regards obliques, les remarques désobligeantes. L'interaction avec les chevaux m'a donné une forme de connaissance des rapports non verbaux, une attention à l'autre et un aplomb suffisant pour déconstruire d'emblée les rapports agressifs.

Je veux montrer ici qu'une autre société est possible. Nous pouvons sortir de ce système de domination et entrer dans un nouveau système fluide, en mutation permanente et sans cesse renouvelable — celui de la coopération.

## Et si les processus de domination nous étaient inculqués à l'école ?

Petite, j'eus la chance que ma maman choisisse une école Freinet pour mes premières années de scolarité. Cette école bruxelloise s'appelle Clair-Vivre. Sa pédagogie alternative, mise au point par Élise et Célestin Freinet des années 1920 aux années 1960, encourage l'expression libre, la créativité, le travail collectif, l'expérimentation et les activités de plein air.

C'était un lieu ouvert et attentif aux enfants dans lequel on m'apprit à aimer le savoir pour lui-même, où l'on me transmet l'idée que nous sommes tous différents, mais que nous avons tous la même valeur du fait de notre singularité.

J'étais dysgraphique (forme de « dys » qui provoque des troubles de l'écriture) mais excellente lectrice. Une petite fille à la fois turbulente et capable d'oublier le monde extérieur lorsqu'elle se plongeait dans un livre, constamment confrontée à des échecs, mais prête à rebondir avec toujours autant d'énergie.

Je me souviens de ma frustration lorsque je tentais de tracer des mots et que ceux-ci m'échappaient en tortillons informes. Je me souviens aussi de ma fierté quand, assise sur le tapis moelleux installé dans un des coins de notre classe, je lisais pour mes camarades. Notre groupe hétéroclite de marmots âgés de 5 à 8 ans, nous l'avions nous-mêmes baptisé « L'Empire des lumières », d'après ce tableau de Magritte si souvent admiré au Musée royal d'Art moderne de Bruxelles.

Nous découvriions le monde non pas pour faire plaisir à nos institutrices ou à nos parents, mais bel et bien pour amener au sein de notre groupe des informations ou des connaissances nouvelles. Nous cherchions l'originalité, le geste ou la pensée neuve qui nous ferait chaque jour devenir un peu plus « uniques ». Nous travaillions toujours en groupe, sur des questions la plupart du temps ouvertes. Il était très rare qu'il n'y ait qu'une seule bonne réponse ; au lieu de quoi, on découvrait tout un faisceau de manières d'arriver à l'objectif fixé.

De cet univers compréhensif, je garderais une foi totale en la capacité de chaque individu à devenir quelqu'un d'intéressant et d'unique pour peu qu'on lui en donne l'envie, l'espace et le temps. C'est cette théorie que j'approfondis et pratique aujourd'hui avec mes chevaux.

Mon postulat de base, celui de la non-nécessité de la domination, m'apparut petit à petit. En premier lieu il y eut ce déclic : accepter sa propre vulnérabilité responsabilise et honore l'autre. Survint ensuite l'idée que nous appartenons tous, les animaux et nous, à un continuum commun : la barrière artificielle qui a résolument sorti l'humain de la nature, cette idée qui nous hante depuis Descartes, nous séparant du reste du règne animal, néglige en effet bon nombre d'observations simples à faire. Notons par exemple que le cerveau a ce qu'on appelle une plasticité, une capacité à se réorganiser pour effectuer au mieux ses tâches, et que cette plasticité n'est pas l'apanage du cortex humain. De même, notre faculté d'adaptation influence notre comportement, nos sens et la compréhension que nous avons de notre environnement et cela non plus n'est pas « le propre de l'Homme ».

## Atropos, Clotho et Lachésis...

Mon premier compagnon-cheval, je le nommai Darwin.

C'est un survivant, un rescapé de l'abattoir. Jeune hongre de deux ans, il est le fruit des amours d'un étalon prestigieux et d'une jument d'origine incertaine, dont les propriétaires avaient vraisemblablement décidé d'investir dans une bonne saillie avant de se désintéresser complètement du poulain pour des raisons inconnues.

Darwin était donc un avorton au poil terni par la malnutrition, boitant bas, car sa corne\* et sa sole\* étaient l'une comme l'autre dans un état pitoyable.

Je le rencontrai place de la Duchesse à Cureghem, en Belgique, dans un de ces marchés (aujourd'hui disparus) où les bouchers achetaient la viande sur pied avant d'envoyer les bêtes à l'abattoir.

J'aperçus un petit être chétif et effrayé, attaché à une barrière métallique, tandis qu'autour de lui s'agitaient des hommes équipés de la blouse bleue des maquignons et du fameux nerf de bœuf, dont ils usaient sans hésitation, avec plus ou moins de vigueur, pour frapper le dos et les membres des chevaux attachés là.

Son œil encore vif malgré le renoncement ambiant me conquiert dès le premier regard. J'embarquai ce vilain petit canasson dans un van vétuste. J'avais l'espoir et la conviction qu'avec de l'amour, je pourrais en faire un cheval de dressage. J'avais 15 ans.

Darwin a 26 ans. Il a vécu en boxe, en stalle\*, en paddock\*, puis en semi-liberté au fil de toutes nos aventures. Il a participé à des concours de dressage, m'a suivie dans mes déménagements, a travaillé au Musée Vivant du Cheval de Chantilly... À 17 ans il a appris le passage\* et a, encore en 2019, participé à des spectacles.

Il a vécu tous mes revirements théoriques, mes changements de techniques, mes humeurs fragiles. C'est un de mes plus vieux amis. Nous avons partagé des moments que nul autre ne pourrait comprendre. Il a été le témoin de mon entrée dans la vie adulte, le confident de mes échecs amoureux, scolaires, sociaux. Il m'a soutenue et portée, que je sois conquérante, blessée, amoindrie ou fanée.

Au crépuscule de sa vie, il perçoit mes intentions avant même que je ne les discerne moi-même.

Il a été un élève très doué, très volontaire, très scolaire. C'est aujourd'hui un vieux punk à la retraite qui prend à cœur de montrer aux poulains que mon autorité est toute relative.

\*

Le genre de marché où j'ai rencontré Darwin n'existe plus, mais on mange encore du cheval.

Bien que je ne mange plus de viande depuis 3 ans, je ne souhaite pas forcer les carnivores à renoncer à leur régime alimentaire.

Je suis juste effarée par l'industrialisation de ce secteur. Le fait qu'on soit passé d'une paysannerie vivant avec, par et pour ses bêtes, à des entreprises de production de « minerais de viande » — c'est ainsi qu'on appelle les surplus de viande fraîche (tissus gras, fibres, cartilage, etc.) amalgamés et compressés en pains destinés à la fabrication de plats cuisinés et de farces. En forçant la naissance et la mort d'êtres vivants, sentients et sensibles, sans qu'ils ne connaissent jamais la liberté, ce système est devenu parfaitement insoutenable. Cette mutation offre un exemple particulièrement éclairant de la voie de garage dans laquelle s'est engouffrée l'humanité en visant toujours plus de profit.

Aujourd'hui, les marchés de l'abattoir ne sont plus accessibles aux personnes extérieures au métier, et cela cache la souffrance et la violence qui règnent en ces lieux. Les ouvriers y perpètrent et y

subissent une violence terrible qui rejaillit sur l'ensemble de la société, sous des formes symboliques ou physiques.

On ne peut donner la mort à grande échelle sans en payer les conséquences, notamment un durcissement, voire un obscurcissement des émotions et de la raison. L'humain le sait intuitivement : ces fonctions particulières, celles du bourreau ou du boucher, étaient auparavant entourées de rites, de soupapes de décompression pour ces êtres qui choisissaient de s'éloigner du commun des mortels en faisant de la mort leur métier. Cet accompagnement séculaire et rituel a disparu avec l'industrialisation de la mort.

Je crois que personne ne s'y retrouve, excepté les actionnaires et les dirigeants des grands groupes industriels qui font argent de toute vie.

Par ailleurs, la souffrance et la peur sont devenues centrales dans nos modes de fonctionnement.

Les employés doivent fournir plus, toujours plus, et ce au détriment de leur volonté, de leur motivation ou de leur état de santé, quel que soit leur milieu professionnel. Ainsi les soignants voient-ils diminuer leur nombre et le temps qu'ils peuvent consacrer à chaque patient. Les « ouvrières » du « care » sont de moins en moins bien payées et leur métier est constamment dévalorisé.

La comparaison pourra surprendre, mais qu'il s'agisse de l'abattoir ou de l'hôpital, ces lieux sont parfaitement représentatifs de nos vies. La mythologie ne s'y trompe pas en proposant à notre imaginaire trois figures allégoriques, les Moires des Grecs, ou les Parques des Romains : Clotho, Lachésis et Atropos filent, étirent puis tranchent le fil qui relie chaque mortel à la vie. Ainsi ces tâches immémoriales et sacrées que sont le soin et l'accompagnement dans la mort étaient-elles encadrées par des rituels magiques. Qu'il s'agisse de la sage-femme, de la soignante ou de la pleureuse, les femmes autrefois responsables des différentes étapes de chaque vie étaient consacrées et sacrées.

La sécularisation et la rentabilisation de ces tâches en ont fait des métiers presque comme les autres où l'empathie, qui en était la base et la nécessité, n'est plus la bienvenue. Elles sont passées des prérogatives féminines à la besogne masculine. Et si le soin est resté dans la sphère des femmes, c'est plutôt par l'histoire des ordres ecclésiastiques, les infirmières étant à l'origine des nonnes faisant vœu d'aide et de chasteté. Étrange glissement des sphères de connaissance et d'amour vers les sphères de pouvoir.

\*

Je ne polémiquerai pas sur la question de savoir si l'homme est oui ou non un carnivore « naturel », car j'ai bien trop peur de m'embourber dans les diatribes stériles qui accompagnent toujours cet étrange argument du « naturel ». Je ne crois pas non plus qu'une interdiction pure et simple de l'élevage ou de la consommation de viande nous sortira de la catastrophe écologique qui nous pend au nez.

Je crois qu'il faut réinventer une manière d'être les uns avec les autres, entre humains mais aussi avec la nature. Tant que nous continuerons à placer les individus (humains ou animaux) sur une échelle de valeurs, nous nous engluons toujours plus dans une destruction systématique, une guerre des uns contre les autres, générées par la construction d'une pyramide aberrante dont les échelons sont à la fois des généralisations et des contresens mathématiques.

Je me souviens de cette belle phrase imagée : « On n'additionne pas des pommes et des poires » et de fait on ne peut comparer deux individus (humain ou animal), ou alors il faudrait clairement indiquer la ou les caractéristiques prises en compte. Sera-ce l'intelligence, et si oui, laquelle ? La capacité d'adaptation, mais à quoi ? La force physique ? Et surtout, cela a-t-il un quelconque

intérêt ? Il y aurait probablement plus de différences interindividuelles, qu'inter-genre, classe, race ou même espèces.

Et si on tentait plutôt de devenir chaque jour de plus en plus soi ?

# Babouchka

Babouchka est la dernière jument que j'ai adoptée. C'était en 2013, elle avait 7 ans et s'appelait alors Tamara 54. Ses anciens propriétaires m'ont contactée après avoir vu un de mes spectacles.

Ils avaient acheté et dressé à l'attelage une jument mi-percheronne, mi-comtoise, qui à la suite d'un poulinage\* avait décidé qu'elle ne souhaitait plus travailler avec les humains. Je ne crois pas que Babouchka ait connu la violence, je pense qu'elle avait simplement souffert de la maladresse humaine. C'est une jument très impressionnante, grande, lourde et pourtant très vive. J'ai pu observer à de multiples reprises qu'on a peu d'égard pour les chevaux de trait, et surtout une sorte de brusquerie qui se devrait d'être proportionnelle au gigantisme de l'individu. Il y a comme un préjugé stupide qui voudrait qu'un être grand et puissant soit forcément dépourvu de sensibilité. Babouchka est très délicate, elle n'aime pas être brusquée, elle préfère comprendre le travail qu'on attend d'elle et les réprimandes inexplicables lui sont insupportables.

Ses anciens propriétaires me proposèrent de me donner la jument, si j'arrivais à m'entendre avec elle et... à l'attraper.

Lorsque je la rencontrai, elle se trouvait depuis deux ans dans une grande prairie de plusieurs hectares et ne se laissait plus approcher. Tout avait été tenté, mais la belle de 900kg ne daignait pas se soumettre aux injonctions de ses propriétaires.

J'allai donc la voir. Elle me plut tout de suite.

Son énergie, ses formes généreuses, ses yeux méfiants mais pleins de lumière et surtout son indépendance d'esprit aiguèrent mon intérêt. Je m'étais promis de ne plus adopter de chevaux, le troupeau ayant déjà pris une certaine ampleur, et je me disais que je n'avais pas besoin d'un nouveau cheval lourd.

Mais...

Le premier jour, il me fallut négocier près d'une heure et demie avec la belle pour pouvoir poser la main sur son encolure. Je pus, lors de ce temps hors du temps, percevoir sa vivacité, sa sensibilité et surtout son envie de communiquer. Comment expliquer ce qu'on éprouve quand on essaie d'expliquer autrement qu'avec des mots que l'on veut interagir avec un autre, que l'on projette une relation dans l'idée qu'elle sera positive pour les deux être impliqués ? Le temps devient alors une matière plastique, une sorte de point compact, l'inverse même de l'écoulement. Oui, il me fallut une heure et demie pour pouvoir la toucher, mais ce temps fut à la fois long de plusieurs vies et bref comme un éclair.

Il me fallut me dévêtir métaphoriquement, lui révéler mon âme et les chemins que j'avais arpentés, lui offrir tout cela et la laisser seule juge. Elle analysa tous mes gestes d'énervement, de découragement, de colère, de tristesse, la joie qui me traversait quand elle semblait approcher, mon abattement quand je perdais les centimètres conquis. Elle me jugea, me jaugea, prit la mesure de mon engagement, de ma volonté. C'est la magie qui opère chaque fois que l'on cherche à communiquer avec une autre *forma mentis*, expérience renouvelable et pourtant jamais identique, qui en dit plus long de vous que de l'autre.

Je la suivais tantôt en courant, tantôt en marchant. Nous improvisions une chorégraphie loin de tout public. Le simple fait de se déplacer dans une prairie demande une attention particulière : le sol y est irrégulier, comme l'existence. Je restais en mouvement, j'étais ce mouvement, ce rythme incertain qu'elle induisait dans nos déplacements. Si je m'essoufflais, elle venait me relancer, s'approchait ou restait à son tour immobile. De cette valse-hésitation, de ce tango chaotique naquit une entité propre, la promesse de notre vie commune.

Lorsque je parvins à poser la main sur son encolure sans qu'elle ne se dérobe, je pus regarder le chemin parcouru, combien cette heure et demie m'avait profondément modifiée, même si ce n'était pas la première fois que je vivais cette expérience.

Babouchka m'avait permis de me regarder sans le filtre humain, elle m'avait tendu un miroir sans image.

Nous rejouâmes ce drame le lendemain, mais nous étions devenues complices. En 20 minutes la pièce était bouclée. Elle m'avait amenée à entrer dans cet état d'acceptation et de présence plus rapidement, et me redit que je pouvais accéder à ce lieu à volonté, avec ou sans elle.

Le surlendemain, je revins avec un van et une amie, Céleste, qui partage ce lien spirituel et charnel avec les chevaux. Lorsque j'entrai dans sa prairie, elle vint à ma rencontre, je lui passai un licol et nous prîmes la route. Encore fragile, je préfèrai voyager auprès de celle qui ne s'appelait pas encore Babouchka, partager l'espace du van avec elle tandis que Céleste conduisait.

Elle était sereine, elle était confiante, elle savait qu'elle m'avait apprivoisée.

Je l'ai nommée Babouchka.

Au passage, j'appelle ma maman Mamouchka.

Elle a opéré sur moi cette maïeutique dont Socrate avait fait une méthode philosophique : elle m'a fait devenir ce que je suis. Et ce n'est pas la seule.

Babouchka est aujourd'hui le cheval avec lequel je travaille le plus dans l'espace public. Elle aime les gens, elle aime que les enfants la caressent, même maladroitement, et elle m'offre son large dos pour que je puisse amener cette force et cette vulnérabilité au cœur des villes. Nous nous promenons, elle, confiante et heureuse d'être admirée, moi, juchée debout sur sa large croupe.

Je n'utilise aucun moyen de coercition : j'attache deux longes sur les côtés du licol pour lui donner des indications de direction et me tenir. Elle prend garde à descendre et monter les trottoirs le plus doucement possible pour ne pas faire choir la fragile petite humaine qu'elle porte. Tout au plus peut-on lui reprocher de ne pas encore savoir regarder au-dessus d'elle, ce qui me force à être très attentive aux panneaux de signalisation et autres publicités... La ville n'est pas conçue pour les êtres doubles frisant les trois mètres de haut.

## Colère et organisation politique

En 2012, j'arrivai à Cormatin, petite bourgade rurale du sud de la Bourgogne. L'espace que j'avais le droit d'occuper avec mon troupeau me semblait alors si vaste que je caressais le rêve de laisser chacun de mes compagnons devenir maître de son propre destin.

Ce large domaine déconcertait tout le monde. Ainsi Bouboule (mon cheval de tête\*, dont je ne manquerai pas de reparler), sidéré par les étendues qui lui étaient nouvellement imparties, traversa-t-il à plusieurs reprises un bassin pour se réfugier dans les couloirs des clôtures qui devaient lui rappeler les paddocks ou les petites prairies dans lesquelles il avait toujours vécu. Même la liberté s'apprend...

Cinq ans plus tard, nous étions 15 chevaux, une humaine et 6 chats. Je compris alors que les 43 hectares de prairies n'étaient pas extensibles, pas plus que mon temps ou ma capacité à donner de l'attention et des soins à chacun.

Finie l'idylle. Il fallut séparer les garçons des filles, stériliser les chats et mieux organiser (ou organiser *tout court*) un quotidien que j'avais adoré chaotique.

Les 14 individus chevaux qui partagent mon quotidien sont aujourd'hui répartis en trois troupeaux distincts. Darwin et Cynique, les deux hongres, vivent avec un troupeau de jeunes juments, une sorte de gynécée hennissant, heureusement régi et orienté par Babouchka. Le deuxième troupeau est constitué d'un étalon (mâle ayant reproduit) et 3 entiers (mâle n'ayant pas été castré) : Toxic, né en 2006, Cosmique, né en 2013, Baltringue, né en 2015, et Blossom, né en 2016. Bouboule, mon étalon star, est à la tête d'une cellule familiale avec Sismique (une jument de trait à présent ménopausée) et leur poulain mâle, nommé Bisquick.

Ces troupeaux adoptent des organisations très différentes : la cellule familiale est celle qui singe (et j'utilise ce vocable en conscience, car on a choisi cet animal comme symbole de l'imitation, capacité largement corrélée à l'intelligence et aux facultés d'apprentissage et d'adaptation) le plus notre modèle humain.

Il arrivait que Bouboule se montre très agressif envers les autres mâles, à moins qu'il n'ait vécu avec eux depuis leur enfance. Il sautait souvent les clôtures pour aller terroriser son fils Toxic (duquel il avait été séparé à la naissance) ou d'autres mâles, marquant une dominance sur les chevaux l'entourant. J'associe ce comportement agressif à l'enfermement. Depuis qu'il habite dans ces très grandes parcelles, cette agressivité s'atténue, il ne cherche plus à s'enfuir pour aller castagner les autres.

Au printemps 2019, le petit-fils de Bouboule, Baltringue (nommé en l'honneur de ce corps de métier qui montait les chapiteaux et dont on a oublié le nom au profit d'une insulte stupide), fils de Toxic et de Babouchka, prit la clef des champs pour aller conter fleurette à sa grand-mère paternelle, Sismique, dont il est éperdument amoureux.

Sismique est la jument de Bouboule qui, il faut bien le dire, est un étalon macho, peu partageur.

Nous travaillions sur un spectacle à Besançon quand je reçus un appel inquiet de l'agriculteur qui nous loue les prairies. Il m'informait d'un incroyable remue-ménage dans les pâtures et se déclarait incapable de séparer les deux belligérants.

Je soupçonne mes chevaux d'avoir parfaitement compris que je désapprouve la violence, puisqu'à mon arrivée, les deux concurrents broutaient paisiblement, Bouboule faisant simplement barrière de son corps entre sa femme, son fils, et son petit-fils. Il y eut une brève ruade, mais je n'eus aucun mal à les séparer.

Deux chevaux qui se battent offrent toujours un spectacle très impressionnant.

Baltringue est un jeune étalon de 4 ans encore presque entièrement noir, bien qu'il soit appelé à grisonner. Typique des chevaux de trait, il toise un petit mètre soixante, mais avoisine déjà les 700kg. Il a une croupe rebondie, une belle encolure arquée et musculeuse et, surtout, c'est le plus calme et le plus gentil de son troupeau.

Or, lorsqu'il se dressait sur ses postérieurs pour braver son aïeul, sa taille devait avoisiner les trois mètres et sa vivacité n'était pas des moindres.

Il m'est arrivé à de multiples reprises de m'interposer entre mes chevaux lors de bagarres de plus ou moins grande ampleur. Quand une bagarre éclate, ma colère est si flagrante qu'ils arrêtent de chercher à s'égorger à coups de dents, même s'il arrive qu'ils partent un peu plus loin dans l'espoir d'avoir une pointe de violence en rab. Cette fois-à, je laissai éclater ma frustration d'avoir dû parcourir 300km pour mettre fin à leurs simagrées, et mes récriminations suffirent à les convaincre de faire profil bas.

\*

La fréquentation des chevaux a cela de fascinant qu'elle apprend à modaliser différemment ses émotions : l'angoisse disparaît car la peur se vit, la colère s'assume et donc la rancœur fond comme neige au soleil, la tristesse se console, la dépression s'éteint. Les chevaux sont d'excellents lecteurs du langage non verbal. Ils comprennent parfaitement les intentions de leurs humains. Une étude récente a même démontré qu'ils sont capables de reconnaître des émotions humaines sur photo.

Eux-mêmes possèdent de nombreux muscles faciaux leur permettant de faire plus de mimiques que les chimpanzés (15, contre 13 chez les singes et 17 chez les humains).

Mes colères homériques ne les laissent pas de marbre. Cependant, ils ne se laissent pas gruger par des manifestations jouées.

La colère est une vieille amie, elle m'a accompagné une bonne partie de ma vie. Si certains s'attristent, s'inquiètent, s'excitent, moi je me mets en colère. Enfant, ce sentiment m'envahissait et me poussait à des comportements ou des paroles que je regrettais après coup. Les chevaux m'ont appris à assumer ce bouleversement et même à utiliser cet élan intérieur pour décupler mes forces ou prolonger ma vivacité.

Le monde animal est un monde de passions débridées. Les affects y sont les bienvenus, aucune bienséance ou convenance ne vient réguler les affres ou les transports amoureux. À les vivre pleinement, on devient plus familier avec ses émotions, l'agitation dure moins et donc nuit moins.

\*

Pour en revenir à l'organisation politique de mes différents troupeaux, le troisième est atypique : composé de 4 mâles, il vit de nombreux rebondissements politiques avec alliances, trahisons, affrontements et traités de paix.

Il faut savoir que l'homme a décalqué un modèle très viriliste sur la société équine, privilégiant le principe du troupeau qui fonctionne en harem, avec un étalon tout puissant chargé de la saillie, de la surveillance et de la défense.

Or, bien entendu, il naît un nombre égal de pouliches et de poulains. Donc, si un étalon s'accapare par exemple une vingtaine de juments, *quid* des 19 autres mâles?

De nos jours, des études éthologiques ont souligné la cohabitation de plusieurs modèles de troupeaux dans l'espace naturel : le harem, le troupeau de mâles et les individus solitaires qui vivent en marge des troupeaux ou complètement isolés.

Avec « les Beatles », surnom qui fut donné à nos 4 compères, car ils ont souvent la crinière au vent, nous avons le cas de figure du troupeau de mâles. Ils ont énormément de contacts physiques, jouent

beaucoup, se battent parfois avec plus ou moins de violence et passent de longues heures chaque jour à surveiller le troupeau de juments.

Notons qu'on ne peut nullement calquer un modèle de domination pyramidal sur un groupe de chevaux. Ils ont des prismes de compétence, entretiennent des rapports particuliers avec chacun de leurs congénères, s'apprécient et parfois se disputent, avisant donc au cas par cas. La généralisation n'est pas leur mode de fonctionnement. Certes, ils sont à même de faire des prédictions sur des comportements observés à de moult reprises, mais ils semblent constamment privilégier l'observation fine de la situation pour y réagir au mieux. C'est cette attention au présent, à l'instant, qui leur permet de faire face aux aléas de l'existence et les rend tellement fascinants.

## Enfance

Mes parents ne sont pas cavaliers. Ma maman, mère célibataire, s'est battue pour que je puisse réaliser mes rêves.

Je me souviens de mes premiers cours d'équitation. Consciente qu'ils n'auraient lieu qu'une fois par quinzaine, je mettais pied à terre après une heure d'enchantement complet, avec le sentiment terrible que je n'en avais pas assez profité, que je n'avais pas été assez là.

Je passais le plus de temps possible au manège, à regarder les autres monter, envieuse.

Je me souviens aussi que j'étais très fière.

Pour un de mes cours, on m'avait assigné un cheval assez grand, un bai foncé, dont j'ai oublié le nom. Ce jour-là, il ne voulait pas se laisser brider. J'avais 8 ans.

Comme il levait la tête, je ne parvenais pas à passer le bridon. J'étais trop petite ou trop maladroite, mais je ne voulais pas qu'un adulte le fasse à ma place ; je voulais y arriver seule.

Je recourus donc à divers stratagèmes, comme monter sur sa mangeoire ou sur ma boîte de pansage, mais il s'écartait alors. Malgré l'espace confiné, il avait reconquis une bulle de liberté et il s'y trouvait bien.

J'enlevai le licol (première erreur) puis lâchai sa tête (erreur fatale).

Mais il était hors de question que je régresse et demande de l'aide. J'étais fière qu'on m'ait jugée assez avancée pour monter et préparer ce cheval.

J'entamai donc un long processus de conviction, lui proposai de la paille, dont il n'avait bien évidemment que faire : il en avait plein son box ! Et qu'est-ce qu'un peu de paille face à la jouissance de désobéir quand on a toujours été celui qui se soumet ?

J'allai chercher un peu de foin, discrètement, car les enfants n'étaient pas autorisés à s'approcher de la nourriture des chevaux. Mon cours avait déjà commencé et ma frustration montait. J'estimai donc être en droit de désobéir pour parvenir à mes fins.

Il daigna alors baisser la tête, mais j'étais encore trop maladroite. Il engloutit tout le foin et releva la tête avec la jubilation d'un dominé qui peut enfin inverser la tendance sans grand effort. Je retournai chercher du foin, mais il avait très bien compris la manœuvre et ne se laissa pas berner deux fois.

Je me mis donc à lui parler, à lui raconter ce que je ressentais et combien j'étais frustrée d'entendre les autres enfants trotter et même galoper dans le manège, leur allure faisant tambouriner mon cœur, tandis que moi, j'étais bloquée là, n'arrivant pas à le préparer. Je lui dis comme je serais fière et heureuse de monter sur son dos, lui confia ma crainte des moqueries, ma frustration de ne pouvoir monter que tous les 15 jours, la peur de ne plus pouvoir venir du tout si je fâchais ma maman, l'espoir qu'un adulte me laisse monter son cheval à la fin de l'heure...

Et plus je lui présentais mon point de vue, plus j'y percevais mes intentions égoïstes, plus j'y mettais de mots et plus il me regardait avec intérêt. J'avais débuté ce soliloque les larmes aux yeux et j'avais fini par m'asseoir dans un coin de son box, renonçant à le prendre par surprise, à le tromper. Plus je parlais et plus je me rendais compte que je cherchais son assentiment.

Je sais qu'il ne comprenait pas vraiment mes mots, mais mon changement d'attitude l'avait suffisamment surpris pour attirer son attention et le sortir de sa routine.

Il n'avait rien d'un cheval sauvage. C'était plutôt un gentil tonton de club qui trimballe les marmots avec la force du devoir et cette capacité ineffable qu'ont la plupart des chevaux à accepter et vivre leur sort. Mais là, face aux confidences d'un petit d'homme, d'une puce de 8 ans, qui le prenait comme témoin de l'injustice du monde, assise dans la position du poulain, celle de la confiance innée et de la vulnérabilité totale, il fit ce que font tous les chevaux adultes lorsqu'un poulain se couche : il vint me protéger, la tête au-dessus de moi.

Prête à tout pour le convaincre, l'enfant que j'étais aurait voulu qu'il mette lui-même son bridon, qu'il me réponde et me donne son assentiment ou, mieux encore, qu'il m'emmène dans ce monde alternatif où les enfants et les animaux vivent en toute liberté, se comprennent et sont heureux.

Il n'en fut pas ainsi.

Mais cet épisode entrouvrit une porte menant vers plus d'empathie, plus d'intérêt pour l'autre, plus d'amour pour les chevaux. L'heure s'écoula, les autres enfants ramenèrent leur destrier et se moquèrent de moi, mais je m'en fichais bien puisque j'avais gagné un trésor : l'attention et le regard d'un cheval blasé.

## Capital culturel

À mes débuts, le monde de l'équitation était autre : les cours étaient encore donnés par des militaires ou par leurs anciens élèves, les leçons étaient très onéreuses et plus ou moins réservées à une certaine classe sociale. J'avais intégré ce centre équestre en suivant ma meilleure amie, fille de neurochirurgien.

J'étais la seule noire et le capital culturel de sa caste me faisait souvent défaut, mais je palliais ce manque par une volonté et un enthousiasme sans faille. Les propriétaires des chevaux de cette structure finirent par s'attendrir devant cette gamine échevelée (mêlez paille et cheveux crépus et vous aurez une idée du désastre capillaire) et ingénue qui traînait tout le temps dans les écuries ou dans les gradins du manège.

J'appris beaucoup en observant les bons et les mauvais comportements, les dérobadés et les frayeurs des cavaliers ou des chevaux. Surtout, mon vœu le plus cher fut exaucé : les adultes commencèrent à me laisser « sécher » leurs chevaux. C'est-à-dire qu'en fin de séance, avant de rentrer leurs montures écumantes d'avoir sauté ou esquissé des figures, ils autorisaient la petite fille au regard empli de désir à marcher à côté de leurs puissants destriers et, plus tard, à les chevaucher. La coutume fut vite prise : à la fin des cours d'adultes, on voyait une armée de marmots monter sur les grands chevaux et trôner, sérieux comme des papes, tout emplis de la responsabilité qui leur était dévolue.

Évidemment, cela tournait parfois au vinaigre : un gamin laissait traîner les rênes, le canasson marchait dessus, prenait peur, partait au galop, et la panique s'emparait du troupeau parfaitement conscient du manque d'autorité des gamins.

C'est dans ce genre de cavalcades chaotiques que je pus montrer ma capacité à ne pas tomber, à ramener au calme une monture excitée, ce qui me permit de monter des chevaux de plus en plus « difficiles » .

\*

Le « monde du cheval » est longtemps resté un monde profondément régi par les processus de domination. Ordonnée par des militaires, même l'équitation de loisir reproduisait cette pyramide hiérarchique inflexible.

Néanmoins, si tout homme à cheval est un seigneur, son plaisir dépend d'une foule d'êtres invisibles et anonymes, les marches qui le mènent à son piédestal. Palefreniers et grooms sont à son service, ainsi que toute une ribambelle de soigneurs (maréchaux-ferrants, vétérinaires, dentistes, ostéopathes, acupuncteurs, comportementalistes et j'en passe), les cavaliers de sport comme les éthologues, le coach (mot qui vient d'ailleurs du vocabulaire équin, puisqu'il désigne le cocher en anglais) comme le sellier, le fermier qui fait pousser le blé pour la paille, l'herbe pour le foin, l'orge, la luzerne, le lin et autres ingrédients intervenant dans la nourriture de l'équidé, le nutritionniste qui cherche à remplacer l'herbe (la base de leur alimentation) par quelque savant cocktail... Aujourd'hui, nombre de ces savoir-faire et savoir-être sont au cœur d'un business florissant.

Mais lorsque je parle de processus de domination, je parle aussi de celui de l'humain sur l'animal, du rapport dominant/dominé, de l'image ultra-virilisée de l'homme fort qui dompte la bête.

Ce modèle a pourtant été remis en question à de nombreuses reprises au cours de l'histoire. François Baucher, écuyer du XIX<sup>ème</sup> siècle, a par exemple largement théorisé un autre rapport aux chevaux. Né roturier, pas même grand bourgeois, son génie, son attention aux chevaux difficiles, sa

capacité à théoriser, ses accidents et ses échecs ont mené cette âme superbe à théoriser une technique équestre de l'ordre du contrat.

Or, un contrat tend à s'établir entre deux parties qui sont jugées égales, ou du moins qui joignent leurs volontés.

François Baucher soignait les douleurs, raideurs et difficultés des chevaux par sa prévenance, en tenant compte des variations d'un individu à l'autre. Ayant été gravement blessé par la chute d'un lustre au cirque, il savait à quel point nous ne sommes pas égaux face aux efforts physiques. Il se produisait beaucoup au cirque, montrant ainsi au plus grand nombre que tout cheval pouvait être magnifié, pour peu que l'on veuille bien partir de son particularisme au lieu de suivre des recettes qui ne tiennent compte que de dominantes.

Baucher a ouvert la porte à un autre rapport à l'autre, au cheval, à ce que je nomme *l'animalité*.

Le grand écuyer Nuno Oliveira se méfiait lui aussi de la dimension sportive de l'équitation. Le sport, qui pourrait être le lieu du dépassement de soi, est trop souvent le lieu où s'établissent les dominations. Il est casté (par âge, par genre...) et dans la plupart des cas renforce encore trop souvent l'écart entre les Blancs et les autres, les riches et les autres... L'équitation est un sport de nantis bien souvent régi, hélas, par l'argent.

En compétition, on rencontre toujours plus d'hommes que de femmes, bien que les statistiques pour la pratique amateur montrent combien la discipline est majoritairement féminine (83 % des licenciés) et qu'il s'agit d'un des rares sports mixtes.

Nuno Oliveira rappelait constamment la dimension artistique de l'équitation, loin de tout esprit de compétition, quand il ne s'agit plus d'une lutte, mais d'une conversation, d'une danse, d'un corps à corps charnel. Il s'est aussi opposé à sa manière à l'essentialisme terrible que subissent les chevaux : certains seraient « faits » pour sauter, d'autres pour courir ou pour rassembler les vaches. Il démontrera ces arguments plus particulièrement vers la fin de sa vie, en se passionnant pour le travail du cheval « déficient », handicapé. Il transforme alors un rapport qui est de l'ordre de la domination, ou du moins du déséquilibre, en un rapport de gain commun, l'un portant, l'autre soignant.

Ces « grands maîtres » et d'autres figures du monde équestre, célèbres ou méconnues, sont des humains en rupture de ban. On y trouve tout un tas de personnalités fragiles, d'hommes qui, moqués pour diverses raisons, trouvent auprès du cheval un interlocuteur non-jugeant.

Il est cependant triste d'observer que l'histoire de l'équitation, même contemporaine, préfère largement se rappeler des hommes, comme si ces derniers, d'abord atteints dans leur masculinité, avaient dû conquérir la gloire pour montrer qu'ils n'étaient pas des « femmelettes ».

Je sais que partout dans le monde, que ce soit à l'ombre de vieux manèges poussiéreux ou dans de grandes forêts sombres, des femmes conversent librement avec leur destrier. Je sais que ce monde n'est nullement genré (si ce n'est par la pression culturelle qui fait encore se demander aux adolescents malicieux si monter à cheval ça « dé-vierge »), qu'il est le refuge de beaucoup de femmes qui y trouvent un espace de liberté où la force physique, loin de s'exercer à leur détriment, se met à leur service pour leur donner des ailes.

# Shoukran

Mon premier coup de foudre équin fut un étalon pur-sang arabe, un reproducteur (c'est là le premier sens du terme « étalon ») arrivé dans notre club après avoir connu certains épisodes de violence. Du moins était-ce ce qu'on nous avait expliqué à nous, les enfants.

Il s'appelait Shoukran, soit « merci » en arabe.

Le gérant du manège utilisait soit des « chevaux de commerce » soit des chevaux « difficiles », pacifiés par le travail soutenu en centre équestre avant d'être revendus. Nous étions toujours très excités et intéressés par l'arrivée de ces chevaux, extrapolant sans fin sur la possibilité de les monter, imaginant combien l'entreprise serait dangereuse, peut-être au point de menacer nos jeunes vies pleines de fougue.

Ce cheval avait réussi à faire peur au personnel du centre équestre. Vif et déterminé, il refusait tout contact avec la gente humaine et vivait reclus dans un box sans fenêtre, une sorte de cellule d'isolement pour grand délinquant. Le palefrenier ne semblait s'occuper de lui qu'avec la plus grande répugnance et, selon la logique de la prophétie auto-réalisatrice, plus on donnait une mauvaise image de ce cheval, plus il se comportait violemment.

Shoukran me fascinait.

Au début, comme tous les autres enfants, je restais derrière l'épaule du palefrenier pour observer le monstre. L'homme prenait alors un malin plaisir à exacerber la violence de la bête. Il entraînait tel un dompteur, la fourche à la main, et l'étalon se jetait sur lui comme pour le dévorer. Le palefrenier avait soudain le beau rôle. Il n'était plus ce ramasseur de caca que les enfants moquaient ou tentaient de commander, mais un homme dominant, le sauveur d'un auditoire subjugué, un preux chevalier incarnant l'ordre et le courage devant le dragon, la bête, le chaos.

Et nous, nuée de moineaux, nous enfuyions en piaillant.

\*

C'était l'été, j'étais tout le temps fourrée au manège, les journées étaient si longues qu'elles semblaient s'étaler, fainéantes, poudrées de poussière. Quand le temps s'étirait de la sorte, dans la pesanteur du début d'après-midi, j'étais de plus en plus attirée par le box du cheval-monstre. Son antre était à l'écart, isolée dans un couloir, et je l'entendais parfois hennir, appeler ses congénères de ses cris déchirants. Je me mis à lui parler au travers de la porte. Cela semblait apaiser cet être sans doute épuisé par tant de solitude.

Un jour, m'étant assurée qu'il n'y avait pas d'adultes dans les parages, j'entrepris d'entrouvrir la porte — avec cette tension au ventre qui me signifiait ma propre bêtise. Le dragon se rua dessus. Je la claquai, le cœur battant la chamade, les mains moites et le souffle court, mais l'enfant têtue que j'étais la rouvrit. Il l'attaqua de nouveau, et ainsi de suite.

Le jeu répétitif ayant fini par le lasser, je me faufilai dans son box avec la discrétion d'une souris. Il ne m'agressa pas, au contraire : il se rencogna le plus loin possible.

Il était terrorisé.

Après cette première expérience, je rééditai mon exploit et me hissai dans sa mangeoire pour y bouquiner.

À force de présence et de calme, comme dans la fable du Petit Prince, je finis par l'appivoiser. Il venait fouailler de son nez cette drôle de balle de chair qui trônait sur sa mangeoire. Il voulait de l'attention et les caresses de mes petites mains avaient fini par le convaincre que les enfants humains étaient inoffensifs.

Je suppliai ensuite mon moniteur d'équitation de m'autoriser à le monter.

On céda à ma demande, mais les adultes s'en mêlèrent, avec pour corollaire le retour des rapports de force : deux hommes pour tenir Shoukran. J'eus l'impression d'avoir trahi son embryon de confiance. Mais Shoukran en avait marre de se battre.

Lors de mes premiers cours avec lui, j'étais excitée comme une puce. Je cachais ma frayeur, convaincue que la magie invoquée dans mon esprit d'enfant m'aiderait à dompter le dragon. Je m'imaginai en route pour le pays des enfants et des animaux libres.

Il fut impeccable, calme, réactif, infatigable.

En tête de reprise\*, il réagissait à la moindre de mes demandes, pourtant maladroit. L'honneur de mener la reprise était en général assumé par l'un des « grands » du groupe, mais comme je montais un étalon, le moniteur avait estimé plus prudent d'éviter de me placer derrière un autre cheval.

À peine âgée de 10 ans, j'étais fière de connaître tous les noms des figures de manège et de les exécuter de manière parfaitement géométrique grâce à « mon » étalon. Il ignorait parfaitement les autres chevaux, même lorsque les figures de manège m'amenaient à croiser une jument.

J'eus donc l'insigne honneur de me voir attribuer Shoukran en demi-pension, ce qui me permit de le monter à ma guise, de jouer avec lui dans le manège et même de partir en promenade seule avec lui. Je vécus un mois constellé de petites frayeurs. Il adorait adopter un galop effréné qui nous faisait traverser le paysage, petite silhouette ocre, à la vitesse d'une étoile filante.

Nous nous apprivoisâmes l'un l'autre et bientôt, il me fut possible de me promener avec lui en licol et à cru. Nous étions très bons copains, je lui faisais confiance et c'était (mon âme d'enfant n'en démord pas) réciproque.

Il n'utilisa jamais la force pour me contredire. Il ne tenta jamais de m'échapper et même lors d'une chute épique, qui m'envoya valser dans un buisson de ronces, il attendit patiemment que je m'extirpe des broussailles, accepta de rester immobile, tranquillement collé à un rondin de bois afin que je regrimpe sur son dos, hop, ni vue ni connue.

Il était devenu si calme que le directeur du centre équestre laissa d'autres élèves le monter, d'abord des adultes, puis des enfants. Le monstre était devenu la coqueluche du manège.

Il était beau, d'un alezan cuivré dont seuls les Akhal Téké et les Pur-Sang arabe semblent avoir le secret. Il se déplaçait léger comme une plume, l'encolure arquée et la queue toujours fièrement relevée. Ses traits fins étaient soulignés par une grande liste\* blanche parfaitement centrée et ses yeux comme dessinés au khôl abritaient un feu doux. Un brin de vent fait chair, une bête simoun, un fauve qui se serait laissé chevaucher.

J'assistais à toutes les séances où je n'étais pas sa partenaire avec un sentiment de jalousie, de rage et d'impuissance. Je jugeais chaque déséquilibre et voyais chaque faute de main du cavalier comme un crime. Je n'avais qu'une envie : que Shoukran se débarrasse de cet imposteur d'un coup de dos. Mais il ne le fit pas. Et ce qui devait arriver arriva : une fille bien née s'amouracha de lui et ses parents l'achetèrent.

Fin de l'histoire.

\*

Les chevaux sont des biens de consommation. Ils s'achètent et se vendent, on ne leur demande pas leur avis. Shoukran était peut-être consentant, peut-être désirait-il être l' élu d'un humain.

Je ne sais pas ce qu'il est devenu. J'espère que la fillette ne s'est pas désintéressée de lui, qu'elle n'a pas choisi de le vendre pour acheter un cheval plus grand ou plus fort ou plus jeune.

Cette rupture creusa un trou béant dans ma poitrine.

Pendant plusieurs semaines, je refusai de me rendre au manège, voulus changer de centre équestre... Mais la présence des chevaux, leur odeur, la douceur de leur souffle me manquaient trop.

Quand j'y retournai, la donzelle et Shoukran avaient disparu.

Une légende circulait discrètement depuis ma disparition : les enfants peuvent rendre les monstres aimables. De fait, l'interaction entre un enfant et un animal, si tant est qu'on l'éloigne d'impératifs productivistes, crée un monde à part, un lieu de rencontre, un code différent.

Chaque cheval qui m'a offert une part de son cœur a emporté une part du mien en échange, et aucune de ces relations n'a jamais été remplaçable.

Aujourd'hui mon muscle cardiaque est un patchwork de rencontres animales, un organe caparaçon qui me sert de grigri et me rappelle incessamment que j'ai aimé immensément encore et encore, et que j'ai été chérie et comprise en retour.

## Émotion et rapport de force

*Mais alors je pose la question suivante : la colonisation a-t-elle vraiment mis en contact ?  
Ou si l'on préfère de toutes les manières de mettre en contact était-elle la meilleure ?*

*Aimé Césaire*

Ces mots d'Aimé Césaire résonnent en moi.

Sans vouloir les prêter indûment à des chevaux, ils me semblent soulever une question sur la complexité de nos relations : peut-il y avoir interaction sans domination ?

Souvent je me figure le paléolithique. Les romans de Jean M. Auel me font rêver de cette ère reculée, de ce temps à l'aube des temps. Dans ce qui relève probablement du fantasme, j'y projette un âge d'or où les humains vivaient encore en harmonie avec la nature.

Les ethno-paléontologues admettent aujourd'hui communément que la sédentarisation et l'apparition de l'agriculture marquent le début d'une ère de violence également caractérisée par une santé fragilisée et de plus grands dimorphismes sexuels. On y trouve les premières traces de guerre, ou du moins de tueries à grande échelle alors que les humains, peu nombreux, avaient jusque là privilégié la coopération au sein d'un monde dangereux, vaste et faiblement peuplé.

Au méso- et au néolithique, l'organisation sociale mute : le nombre d'enfants augmente car il faut des bras pour participer aux tâches agricoles, les tribus mettent au point des systèmes de défense de leurs biens et chaque tribu se replie sur un seul territoire. Une alimentation moins variée, centrée sur les céréales, provoque des problèmes de santé et freine la croissance des individus, notamment celle des femmes.

C'est probablement à ce moment charnière que naît la spécialisation genrée. En parallèle, cette transition marque aussi nettement le moment où l'homme s'extrait en partie de la nature pour la dominer et la transformer à son gré. Nous passons alors du statut de proie potentielle (l'homme comme animal faible n'ayant pour lui que sa malice et sa capacité sociale, dans une économie de prédation) à celui de producteur, voire de demiurge maître de l'environnement qu'il organise et invente.

De cette domination sur la nature naîtront toutes les autres dominations, celle des hommes sur les femmes, des riches sur les pauvres, des sédentaires sur les nomades, des Blancs sur les Noirs, etc.

Certes, cette transition est sans doute aussi le carrefour d'où naît un certain progrès technologique, l'écriture et le calcul devenant des outils nécessaires pour organiser la société. À qui appartient ce champ ? Combien a-t-il produit ? Ce sont les prémisses du capitalisme, ou « protocapitalisme ».

De nombreux mythes relatent cet âge d'or, des histoires d'avant la sédentarisation où l'humain faisait partie de la nature et vivait vieux, heureux et en bonne santé. Une ère d'avant la domination, un temps où chacun était nécessaire car on ne pouvait se passer de qui que ce soit.

\*

Le cheval, lui, fut domestiqué il y a 65000 ans, pendant le paléolithique supérieur, dans les steppes de la plaine eurasiatique, bien après le loup (paléolithique moyen) ou même la poule. Mais c'est cet animal que l'on peint depuis l'Aurignacien. Les trésors de la grotte Chauvet datent de cette époque. Le cheval occupait donc déjà un espace dans la psyché humaine, du moins suffisamment pour être représenté. Ainsi galope-t-il dans les vastes plaines de l'âme humaine depuis plus de 45000 ans.

C'est d'ailleurs un formidable interlocuteur. En tant que proie, il est particulièrement attentif aux émotions et à la vulnérabilité de l'autre. Utilisé en hippothérapie, dans les prisons ou dans l'espace

public, le cheval est peut-être, à mon sens, la navette qui ravaude le tissu social. Mais si *et seulement si* on ne le met pas dans la posture de l'esclave.

Au-delà de ses besoins primaires, un cheval a des aspirations, des désirs et des besoins plus complexes que le simple fait d'être nourri et abreuvé et je m'efforce toujours, lorsque nous intervenons en milieu urbain, de rappeler la règle simple du consentement.

J'ai observé combien les gens sont friands de présence équine, particulièrement en ville. On veut souvent les toucher, les caresser. J'explique alors que ce moment de rencontre physique n'est possible que dans un cadre où les chevaux peuvent s'écarter, rappelant qu'on ne devrait jamais forcer l'autre à être touché.

Je prends toujours un temps pour cette rencontre, souvent en fin de représentation, et m'étonne encore de constater comme il est facile pour les enfants de se mettre à la place du cheval, tandis que les adultes ont bien plus de difficultés avec cette opération mentale. Je me suis d'ailleurs plus d'une fois fait un plaisir d'observer mes chevaux snober des gens qui, sûrs de leur bon droit, approchaient avec douceur et grâce ceux qui se tenaient en retrait.

Le cheval a une place particulière dans la psyché humaine. Acteur d'un nombre incalculable de mythes, c'est un animal respecté et chéri. Mais en dehors du mythe, dans nos réalités de chair et d'os, il est très facilement envisagé comme un piédestal, comme un simple instrument de pouvoir.

Les comportements que j'ai pu observer en milieu urbain mettent aussi en exergue la solitude des habitants de nos grandes villes. J'ai pu observer à Châlons-en-Champagne, entre autres, combien les gens ne se déplaçaient pas seulement pour voir les chevaux mais aussi pour être vus d'eux. Comme si l'attention, le regard d'un animal confirmait l'existence de l'humain dans ces lieux, concentrés de solitude.

# Tanzanie

En octobre 2008, un programme associant l'université de Morogoro à un fonds d'aide danois me donna l'occasion de voyager en Tanzanie.

Pour m'expliquer la situation, on me raconta cette histoire : Julius Nyerere, Premier ministre puis président socialiste de la Tanzanie, avait souhaité introduire des chevaux dans les différentes écoles agricoles alors en plein développement afin d'offrir à toute la population un moyen de transport peu coûteux. Or, la Tanzanie n'avait pas vraiment de « culture » équestre en dehors de... celle des colons. La légende, probablement empreinte de racisme, raconte que le ministre de l'agriculture tanzanien aurait demandé au ministre de l'agriculture australien l'importation de 200 chevaux, des *brumbies*, une race locale réputée pour son caractère sauvage.

La question aurait été : « débourrés ou non ? ».

En anglais, un cheval débourré\* se dit « a broken horse ». Le ministre tanzanien aurait naturellement demandé des chevaux en bonne santé, sûrement pas « cassés », se retrouvant ainsi avec 200 brumbies sauvages sur les bras.

Les chevaux que je devais débourrer étaient donc, selon la légende, les descendants de ces 200 chevaux sauvages... Et il est vrai qu'à mon arrivée, c'étaient de véritables terreurs.

Malgré des moyens de contentions classiques (boxes et mini paddocks), les 7 chevaux hébergés sur le campus avaient réussi à devenir le fléau de l'université. Deux palefreniers avaient la charge des équidés et c'était le seul troupeau qu'ils aient jamais connu.

La situation était évidemment extrêmement tendue, Face au manque d'expérience de leurs hommes, les chevaux régnaient par la terreur. Nullement par méchanceté ou par vice, mais parce que leurs besoins essentiels (sociabilisation, grands déplacements nécessaires à tout équidé) n'étaient pas satisfaits. L'un des deux palefreniers avait reçu un terrible coup de pied au ventre, accident auquel il n'avait survécu que grâce à une intervention chirurgicale dont la cicatrice était très impressionnante. Comme j'arrivais avec mon compagnon de l'époque, toute l'équipe s'empressa de présumer que c'était cet homme (blanc) qui venait dresser les terribles équidés. L'université attendait en effet avec une impatience fiévreuse l'Européen qui leur montrerait une fois de plus sa « supériorité ». Quel ne fut pas leur étonnement quand ils virent cette femme noire, d'ethnie indistincte, se présenter comme la spécialiste en chevaux difficiles.

Bonne surprise ou déception ? Quoi qu'il en fût, l'expert, c'était moi.

Je trouvai un mini troupeau de chevaux qui, frustrés par l'enfermement, ne comprenant pas ce que l'on attendait d'eux, avaient développé un degré d'insoumission confinait à la rébellion totale. Certains portaient un licol depuis des années (avec les dégâts que cela peut causer sur l'épiderme, voire sur la structure osseuse du visage d'un cheval), tandis que d'autres se montraient rétifs à l'idée de porter quoi que ce soit sur leur tête. Parfaitement à même de faire comprendre leur déplaisir, ils avaient le pied leste et la dent agile. Les palefreniers les déplaçaient en troupeau à l'aide de cris et de bâtons, comme avec des vaches, mais si l'on se méfie de la tête d'un bovidé, d'un caprin ou d'un ovidé, c'est du postérieur d'un cheval que vient le danger.

Sur le chemin de leur enclos, un espace clôturé plein de plantes épineuses, à deux pas d'un superbe pré d'herbe verte, les terribles brumbies préféraient prendre la poudre d'escampette pour aller semer le chaos dans le centre-ville.

Le troupeau comptait deux juments et un hongre un peu trop âgés pour travailler, et un étalon trop jeune. Les trois autres chevaux pouvaient néanmoins parfaitement être mis à la tâche. Tous étaient assez maigres, car nourris exclusivement au maïs, alors que les bovins abrités par l'université étaient, eux, nourris au foin. Leurs pieds étaient dans un état catastrophique et leur robe présentait tout un tas de blessures et de lésions d'origine inconnue.

Je m'attelai d'abord à parer les pieds de ces rebelles. Il fallut leur apprendre à accepter le licol, et si la violence fut souvent leur première réponse, ils furent rapidement convaincus par le concept de la caresse, ou par sa variante raffinée, la grattouille (action des ongles d'un humain sur des zones difficiles à atteindre pour un « gros » nez ou des dents équinaes).

Ainsi, mes trois premiers jours là-bas consistèrent à brosser, d'abord à travers le grillage, puis dans leurs boxes, des chevaux qui n'avaient *jamais* été touchés avec douceur. Les deux palefreniers étaient quelque peu goguenards, d'autant que je m'étais d'emblée fait mordre par l'une des juments, supposément la plus « douce ». C'était une pincette d'avertissement, un message bien reçu, égratignant juste un peu ma fierté.

Au bout de 3 jours de pansage complet, mes élèves équins saluaient mon arrivée par de joyeux hennissements et se laissaient tous licoler et prendre les pieds.

Nous passâmes donc à la deuxième phase de l'apprentissage, pas des moindres : porter un humain. L'école mettait à la disposition des villageois des bains anti-vermine pour les chiens en un lieu qui réunissait tous les amateurs de spectacles sanglants, l'affaire tournant souvent au combat. Las, c'était l'espace qui m'avait été attribué pour débarrasser les chevaux.

Je m'étais préparé un corral\* en fil électrique et j'avais un public conséquent : plus de 200 personnes, étudiants ou autres, s'étaient rassemblées pour assister à mon « combat ».

Pression et peur de l'échec !

D'autant que l'étape de la selle et de la longe s'avéra très compliquée.

Mes trois élèves, terrorisés d'avoir une selle accrochée à leur dos, se défendaient avec la véhémence d'un zèbre cherchant à se débarrasser d'une lionne. Mon corral fut piétiné 7 fois et les rodéos furent très impressionnants. Mon public, ravi, se promettait de revenir pour assister au moment où je tenterais de chevaucher les démons.

Le lendemain, je me mis au travail avant le lever du soleil, pansant et caressant mes élèves avec toute la douceur dont j'étais capable. Je retrouvais en moi la puce de 8 ans qui croyait en la magie et en un monde où les chevaux et les enfants pourraient vivre en paix. J'avais une mission à accomplir et, de mon enfance tumultueuse, j'avais gardé un orgueil aigu et une obstination proche de l'entêtement.

Je pris Isis, une jument grise, la plus douce des 7, et l'emmenai dans le corral au lever du soleil. J'avais déjà quelques spectateurs, mais pas la foule de la veille. Elle avait compris le concept de selle. Elle ne tournait plus autour de moi en enchaînant les saute-moutons, mais cherchait toujours à se débarrasser de la corde qui me servait de longe. Je finis donc par la libérer et la laissai maître de ses cercles.

Au bout de 20 minutes au trot et au galop, plus calme, elle trottait résolument le nez au sol, signe manifeste que l'exercice ne la terrifiait plus. Je la rappelai alors. Elle vint les oreilles en avant, curieuse, mais calme. Je rassemblai les rênes, pris appui dans l'étrier et me hissai doucement sur la selle en restant couchée sur son encolure. Elle en fut surprise, mais pas effrayée. Elle trouvait, je pense, notre proximité assez agréable. Je ne cachais pas ma crainte et la laissais seule décisionnaire. Comme elle ne bougeait pas, je me relevai. Ses oreilles s'agitaient en tous sens, mais elle restait immobile. Nos quelques spectateurs, dont les deux palefreniers, retenaient leur souffle.

Je fis alors un appel de langue\*. Elle adopta un pas un peu hésitant, et une vague de bonheur me traversa le corps : elle avait compris que je ne lui voulais pas de mal et se montrait curieuse, surprise par cette nouvelle activité, qu'elle ne refusait pas.

Le reste fut d'une simplicité confondante. Elle ne sauta pas en l'air. Pas une seule fois. Je la choisis même comme cheval d'école pour mettre les palefreniers en selle.

La deuxième jument et le hongre que j'avais choisis comme piquets de chevaux\* furent également exemplaires. Arrivé en nombre, mon public était un peu déçu, mais moi, je flottais sur un petit nuage. La deuxième jument, la plus ombrageuse, celle que les palefreniers avaient renommée

*Sabrina* (humour...), esquissa bien un coup de dos, mais à mon sens, il exprimait plutôt la joie ou l'enthousiasme. Les trois furent débouffés dans la journée et je reçus le surnom que je porterais fièrement jusqu'à la fin du séjour : *Warrior Woman*.

Cette épreuve du feu me valut beaucoup de respect. À l'université, on me serrait la main en se tenant le poignet, signe de grande estime, comme si ma poigne risquait de leur casser un membre.

Je commençai alors à apprendre aux palefreniers comment devenir les amis de ces chevaux, comment rendre leur présence désirable. Ce furent d'excellents élèves, assidus et fiers d'eux, particulièrement Kibwé, qui dut surmonter sa crainte, voire sa répugnance, à l'idée d'approcher ces chevaux dont il avait déjà fait les frais. L'ambiance studieuse et douce leur plaisait beaucoup. Nous avons réussi à créer un petit espace de calme dans l'agitation qui régnait.

Lorsque je me promenais à cheval dans le campus, ils insistaient toujours pour m'accompagner. Je crus d'abord qu'ils se donnaient ainsi un rôle protecteur, mais je compris bientôt que c'était parce qu'ils étaient extrêmement fiers de faire partie de l'aventure.

Je commençai à les mettre en selle. Kibwé était à la fois terrifié et très fier d'arriver à surmonter ses craintes. La première fois qu'il prit le trot, il fut tellement chamboulé que je le laissai mettre pied à terre et ce grand gaillard quarantenaire s'écroula en pleurs dans mes bras. Le lendemain, il vint avec ses quatre enfants pour me les présenter. J'eus l'impression d'être adoptée.

Tout allait comme sur des roulettes jusqu'à ce que Sabrina (la jument) marche sur le pied de Kibwé. La douleur fut immédiatement suivie d'un réflexe, celui de rendre la pareille : il balança un grand coup de pied dans le ventre de la jument baie, et celle-ci jeta sa tête serpentine vers son bras pour le croquer. L'harmonie était rompue. Ce fut un fulgurant retour en arrière. La méfiance revint de part et d'autre. Évidemment, le même jour, le deuxième palefrenier, dont j'ai oublié le prénom (j'en ai honte), tomba de cheval lors d'une transition du galop au trot.

En quelques heures, la potentielle dangerosité des chevaux avait refait surface. Mais comment expliquer, quelque part où la violence est commune, que ce n'est pas la solution ? Comment trouver les mots qui invalideraient les rapports de domination, les mots qui auraient le pouvoir de les rendre absurdes ?

Je ne voulais pas donner l'impression que le confort des bêtes m'importait plus que celui des hommes, ni que leur position, perçue comme subalterne, m'inspirait du mépris. Et cela me tenait d'autant plus à cœur que l'on m'avait déjà glissé, à demi-mots, qu'il serait souhaitable que je laisse un ou deux professeurs monter sur les chevaux dès qu'ils seraient fiables, alors que je voyais chaque jour croître la nouvelle fierté des palefreniers, le respect qu'on leur témoignait quand ils m'accompagnaient dans mes balades sur le campus.

Je choisis de leur signaler dans quelle spirale vicieuse ils s'enfonceraient s'ils se montraient violents. Avec Sabrina, ils avaient bien vu que les chevaux connaissent la loi du talion, et Kibwé avait déjà tâté de la force et de la violence dont les équidés sont capables quand on les accule. J'avais d'ailleurs déjà tellement fait la promotion de la douceur que j'avais eu quelques difficultés à convaincre mes élèves qu'il fallait donner des petits coups de talon à nos amis chevaux pour les faire avancer.

Je parvins à leur montrer les bases d'une équitation de loisir, savoir qu'ils purent à leur tour transmettre. Je fus extrêmement émue de recevoir, l'année suivante, une invitation pour le baptême du fils d'Isis (la jument grise), qu'ils nommèrent Ishindi (victoire en swahili).

Je ne sais pas ce qu'il en est aujourd'hui, mais j'espère qu'à Morogoro, il existe un lieu où les humains et les chevaux collaborent pour explorer les paysages merveilleux de la Tanzanie.

## Kaïros et Bunuel

L'équitation est une discipline difficile à aborder à l'âge adulte, les chutes ne pouvant être complètement évitées. Si un enfant choit avec une certaine grâce, ou du moins avec une certaine habitude, ce réflexe disparaît chez l'adulte, particulièrement dans nos sociétés sédentaires. De plus, la crainte de la douleur et de l'échec rend l'apprentissage moins fluide. Or, c'est un fait : quand on s'intéresse aux chevaux au point de leur grimper sur le dos, un jour ou l'autre on tombe. Et quelle que soit notre réaction, il faudra faire face à l'échec, voire au ridicule.

Tout cavalier se rappelle avoir plus d'une fois perçu le monde au ralenti suite à la vive réaction de sa monture — une expérience sensorielle que partagent les victimes d'accidents graves. L'avantage avec le cheval, c'est que bien que certaines chutes s'avèrent graves, voire fatales, la plupart sont surtout douloureuses pour l'égo.

Les chevaux, eux, ont un temps de réaction qui confine à la fulgurance : comme toute proie, ils réagissent en un éclair. Quand l'humain décide de les côtoyer, il acquiert comme par infusion un peu de cette capacité à prendre une décision dans l'instant, à faire confiance à l'intuition et à l'intelligence corporelle.

Fréquenter les chevaux, c'est renouer avec le monde naturel, celui du corps et de l'instinct, mais aussi celui de la présence et de la compréhension de l'inéluctable. Car les chevaux meurent aussi.

Ainsi Buñuel, une âme-sœur-jument, connut-elle un destin tragique, une trajectoire aussi belle et courte que la courbe lumineuse d'une météorite.

En 2010, je me rendis à la foire de Golegã, au Portugal, avec des éleveurs de Lusitaniens, le « cheval des rois » que Golegã célèbre (parmi d'autres) au cours d'une incroyable fête agricole d'une semaine, à la Saint-Martin.

La ville entière est construite autour d'une place-carrière sur laquelle, pendant toute une semaine, pavoisent des cavaliers tantôt en tenue de gala, voire en costume traditionnel, tantôt dans des attelages, enchaînant les prouesses et les figures de Haute-École.

J'y avais donc pris des vacances avec mon beau-père et des amis éleveurs, Paul et Kate, des amis de longue date avec qui je faisais aussi quelques échanges de bons procédés quand j'étais en Belgique : ils paraient et ferraient mes chevaux, je débourrais les leurs. Nous profitâmes donc de cette excursion en Lusitanie pour visiter différents naisseurs portugais et ramener qui une jument, qui un étalon, dans l'idée de diversifier le cheptel belge.

Au Portugal, les élevages sont parfois gigantesques, avec plusieurs centaines de chevaux dans d'énormes prairies où les juments et les poulains vivent en semi-liberté. Nous visitâmes plusieurs élevages, mais tombâmes sous le charme de celui de Manuel Braga, un monsieur d'une petite soixantaine d'années, portant beau, très grand seigneur et assurément respecté dans ce village dont il était le plus grand propriétaire terrien.

L'homme connaissait parfaitement chacun de ses trois cents chevaux, leur affiliation, les caractéristiques de leur origine, et surtout, il était connu d'eux. Arrivant en voiture dans ces énormes prairies, nous avons donc le bonheur d'être accueillis par les hennissements joyeux de chevaux pressés de nous voir. Nous caressâmes une cinquantaine de chevaux avant de nous rendre au manège afin d'admirer les étalons au travail, tous plus superbes les uns que les autres.

Cet homme très affable parle un français littéraire soigné, aime les spectacles et s'intéresse vivement à l'intelligence du cheval, contrairement à de nombreux « grands » hommes de l'équitation qui m'ont déçue en affirmant tout de go que les chevaux sont stupides — une idée qui sert en général d'assise à la domination. Certes, les chevaux n'ont pas le même type d'intelligence que nous, mais ce n'est pas par bêtise qu'ils acceptent d'interagir avec nous, bien au contraire. Quant à l'affirmation anthropocentrique qui veut qu'à la place du cheval, l'humain utilise sa force

pour s'affranchir de la domination, elle néglige la brutalité d'un système qui tend à broyer ceux qui se révoltent.

Manuel me parla longuement de son appréciation du caractère affirmé et néanmoins collaboratif des chevaux de tauromachie. Je ne suis pas une *aficionada* et je déplore grandement que l'homme, pour prouver sa bravoure, éprouve le besoin de torturer et de tuer un animal. Cependant, je suis subjuguée par la capacité d'adaptation des chevaux de tauromachie qui, sortant de leur statut de proie, développent un vocabulaire corporel semblable à celui des prédateurs et parviennent à gérer simultanément deux interactions.

Nous eûmes donc une longue conversation sur l'intelligence du cheval et sur les moyens d'interagir afin d'en faire ressortir la (é)quintessence.

\*

Deux jours plus tard, nous croisons Manuel Braga dans le village de Golegã, et celui-ci m'annonçait qu'il souhaitait m'offrir un cheval. Pensant qu'il s'agissait d'une technique de vente inédite, je m'empressai de rétorquer que j'avais déjà trop de chevaux pour mes écuries (nous étions déjà 5 chevaux, un chien et deux humains). Il insista.

Les autres éleveurs voyaient ce drôle de commerce d'un œil plus que goguenard. On commença à me surnommer *Braguette*, d'autant que j'avais raconté à une grande tablée que je débourrais les chevaux avec la plus grande célérité (entre 3 et 4 jours), froissant ainsi certains messieurs du milieu qui semblaient pour leur part rencontrer de terribles difficultés à « s'imposer » face à leurs propres poulains. Lorsque j'émis l'hypothèse qu'ils devraient accorder plus de confiance à leurs chevaux, la plupart me rirent au nez, tandis que d'autres s'offusquèrent de voir une jeune impudente leur donner des conseils.

M'appeler Braguette pour me camper en fanfaronne écervelée qui devait tout à ses charmes, c'était rendre ma parole inaudible, lui faire perdre toute crédibilité. Je m'en foutais un peu, mes amis connaissaient mes talents et trouvaient même du plus haut comique que ces soient pour la plupart de piètres cavaliers. Le séjour s'acheva dans la joie et la bonne humeur et nous prîmes le chemin du retour les yeux pleins d'étoiles et de crinières scintillantes.

\*

Un mois plus tard, je recevais avec stupéfaction un message annonçant l'arrivée de mon cheval. Non content de me l'offrir, Manuel avait poussé l'amabilité jusqu'à me l'envoyer à ses propres frais.

La Belgique traversait alors une grande vague de froid, avec des températures à -12°. Je me précipitai donc pour trouver une couverture « super grand froid » et une place pour cet animal inconnu qui arriverait bientôt, par camion. Manuel disait que ce cheval m'avait choisie, mais j'avais beau me torturer la cervelle, je ne me souvenais pas qu'un individu ait montré une affinité particulière envers moi. Mon seul souvenir était celui d'une éclatante galerie de chevaux gris et bais qui paissaient, jouaient et galopaient au soleil.

Des amis, Delphine Binet et son compagnon de l'époque, me trouvèrent une pension box/paddock dans les infrastructures équestres où ils faisaient garder leurs deux chevaux. Frissonnant sous la neige, j'attendais ma seconde rencontre avec ce cheval merveilleux. Quand elle débarqua du camion, je constatai qu'elle ne m'avait pas laissé d'image et qu'aucune aura extraordinaire ne nimait l'animal. C'était une petite jument grise et busquée. Je l'emmitouflai dans sa toute nouvelle couverture qui était même pourvue d'un couvre-encolure (une sorte de cache-col qui leur monte aux

oreilles) et je m'émerveillai que la demoiselle ne rechigne nullement à me suivre dans cette drôle de matière blanche et froide qu'elle voyait sans doute pour la première fois.

Nous nous installâmes dans un box de poulinage pour faire connaissance et je compris alors que la pauvre pouliche de 4 ans était terrifiée. Les quarante-huit heures de camion, la neige et surtout ce monstre-couverture qui l'englobait complètement laissaient la petite jument dans un état proche de la catatonie. En fait, elle *n'osait* pas bouger. Je la désemmaillotai donc et restai à ses côtés, observant cette nouvelle venue d'un œil déjà presque amoureux.

Je dus la laisser pendant plusieurs mois à la charge et sous la surveillance de mes amis, qui se plaignaient un peu de son comportement. Ils l'avaient renommée Bim, car elle semblait avoir le pied leste et une fâcheuse tendance à les faire courir quand il fallait rentrer du paddock.

Je ne récupérai la belle qu'en mars 2011, soit 4 mois après son arrivée, lors de mon déménagement vers le Haras national de Cluny, qui m'offrait la place pour 6 chevaux. Je décidai donc de m'atteler au débouillage de ma toute nouvelle Lusitanienne.

\*

Longtemps noyés dans l'appellation « *Andalous* », les Pur-Sang lusitaniens ont un stud-book\* depuis 1966. Leurs éleveurs cherchaient à obtenir des chevaux extrêmement vibrants, courageux et capables d'efforts conséquents. Ces petites merveilles de la sélection humaine n'ont pas volé leur surnom, « les chevaux des rois ». Ma jument venait d'une lignée tauromachique. Elle avait donc cette énergie et ce sang-froid, des qualités que les éleveurs ont privilégiées dans leurs croisements.

Le concept de race chez le cheval montre bien les rapports de domination qui se jouent dans ce terme : on ne parle de race que dans le cas d'animaux domestiques, particulièrement lorsque l'intervention humaine sur la reproduction cherche à fixer des caractéristiques physiologiques et comportementales. Pour prendre l'exemple du Lusitanien, les éleveurs ont privilégié la reproduction entre des chevaux courageux et énergiques et, bien que l'on puisse constater de grandes différences d'un individu à l'autre, je dois bien admettre que j'ai régulièrement observé ces traits dans cette « race ».

Les chevaux, comme les humains, sont des animaux qui apprennent par imitation. Le fait même d'être dans des troupeaux où les adultes font preuve de courage face à l'inconnu formate les poulains. Dans l'éternel débat acquis vs inné, je serais bien en peine de trancher, car évidemment les deux modèles se renforcent mutuellement.

Pendant ces quelques mois de séparation, Buñuel avait beaucoup changé. Elle était devenue très belle, plus ronde, plus impertinente, plus libérée. Lorsque je me lançai dans son travail, je fus séduite. Elle avait des allures de rêve, une concentration impressionnante et une intelligence très vive. Ainsi, la première fois que je me mis sur son dos, je fus très surprise par son équilibre.

Les poulains, lorsqu'ils portent un cavalier pour la première fois, ont tendance à chercher un peu leur équilibre en écartant les jambes. Ce n'était pas son cas. À tel point qu'à l'issue de notre première séance montée, elle était déjà capable de se déplacer aux trois allures le nez au sol. À la sentir galoper avec entrain et légèreté, je partis d'un rire heureux qu'elle interpréta comme un souhait définitif : sa nouvelle patronne aimait galoper.

C'est là que les choses se corsent. La belle était infatigable et ne souhaitait qu'une chose : faire de longues – de plus en plus longues – galopades. Elle devint électrique, piétinant et se précipitant constamment pour en arriver au moment salvateur du galop.

J'utilisai donc une technique qui avait déjà porté ses fruits : je l'emmenai en forêt. Cross interminables, galops sans fin, en montée, en descente... Buñuel semblait infatigable. J'avais les fesses à vif, ce qui ne m'était pas arrivé depuis ma tendre enfance, et ma méthode n'était manifestement pas la bonne.

Après avoir tenté de l'épuiser, *d'apaiser son feu*, je fis plutôt appel à sa sensibilité. La libérant de son bridon, je lui mis un collier directeur (une simple cordelette nouée autour de son encolure) et me donna pour but d'apprendre à suggérer plutôt qu'à exiger.  
Ce fut magique : la belle ne perdit pas sa fougue, mais la précisa.

\*

Mon lien avec les chevaux m'avait déjà permis d'accéder à des états de bonheur et de complétude. Traverser le paysage sur un être mu par la joie de vivre, heureux de se laisser diriger dans un corps à corps où rien n'est contraint, c'est l'acmé de tels sentiments.

Nous vivions donc ces chevauchées dans une fascination et une confiance mutuelles, doublées d'un parfait sentiment d'invincibilité. Rien ne pouvait nous arrêter. Aucun obstacle, aucun frein ne pouvait nous empêcher d'arpenter le monde au rythme saccadé de nos chevelures dénouées.

Et je pouvais tout lui demander : rentrer dans un immeuble en destruction, monter et descendre dans une cage d'escalier, galoper dans les rues de grandes villes, faire la course avec les camions ou bien encore rentrer dans un centre commercial.

Une âme sœur, vous dis-je...

Je lui appris quelques tours de cirque comme le pas espagnol\*, le cabré\*, le couché\*. Elle apprit à dire *oui* et *non* en observant ses collègues. Elle joua sur plusieurs scènes de théâtre belges, le grand plateau du TNB et le plateau à l'italienne du Théâtre royal du Parc. Elle fut admirée et félicitée par un nombre incalculable de spectateurs ou de passants, jusqu'au couple royal belge. Elle devint une vraie star, mais sut toujours rester modeste.

Comme nombre de phénomènes célestes, elle brilla de mille feux et disparut trop tôt.

Buñuel me donna trois pouliches et un poulain. Ce fut une excellente mère, à la fois protectrice et sévère. Tous ses enfants sont extraordinaires et ils ont tous travaillé en spectacle dès le plus jeune âge, la palme allant à Blossom, le petit mâle qui fit ses premiers pas sur une scène de théâtre à seulement 6 jours.

En 2017, à Montceau-Les-Mines, la belle s'enfuit lors d'une répétition de liberté\*. Grande habituée des villes, elle courut dans les rues, aboutit sur la voie express et se fit percuter par une voiture. Le choc la décapita. Le conducteur n'eut rien. Mon cœur disparut de ma poitrine.



J'écris ces lignes plus de deux ans après la tragédie et pourtant, je suis toujours sous le choc de cette disparition, que je pleure encore régulièrement.

J'ai parfois la chance de rêver d'elle et de nos grandes chevauchées. Quand je marche seule sur les chemins qui jouxtent notre chez nous, j'ai l'impression que son nez va se poser au creux de mes omoplates. L'empreinte intangible qu'elle a laissée en moi a le pouvoir d'abolir le temps.

Nous n'avons pas annulé le spectacle de Montceau-les-Mines : j'ai dansé sa présence pour la garder encore un peu avec moi. J'ai mené face au public une cérémonie sauvage. Je n'ai pas pu l'enterrer, mais j'ai pu lui offrir ce dernier hommage : des larmes sur les joues de ceux qui ne l'avaient pas connue.

Le lien ne s'est pas rompu, je le garde vivace au creux de mon ventre. Elle s'incarne encore en chacun de ses enfants et surtout je la fais vivre sur l'écran de mes paupières closes et dans la fibre des muscles de mes jambes qui l'ont tant embrassée. Elle n'est pas vraiment morte, elle vit en moi.

Elle m'a tant appris qu'aujourd'hui je peux faire avec ses enfants ce que j'ai pu faire avec elle. Sa grande fille Baïkal m'accompagne en spectacle et a plus ou moins les mêmes talents qu'elle, mais jamais je ne la remplacerai. C'était une compagne unique, une âme généreuse qui ouvrit la voie pour d'autres et m'apprit la force de la vulnérabilité et de la confiance.

# Monstration

Un jour que nous jouions au théâtre royal du Parc à Bruxelles, une grève de la SNCB nous mit très en retard. Par manque de chance, j'étais seule au volant de ma voiture et, prise de panique, je me retrouvai dans le quartier des prostituées, que je ne connaissais pas. Le metteur en scène nous avait bien précisé que si un acteur principal venait à manquer, provoquant l'annulation de la séance, celle-ci serait à la charge du fautif.

Le coût d'une séance, c'était ce que je gagnais pour notre mois et demi de travail.

Dans mon agitation croissante, j'avais réussi à mettre mon van en portefeuille. C'est alors que je vis un homme sortir d'un bar, abandonnai mon véhicule et lui demandai de le garer tandis que je monterais sur mon cheval pour me rendre au théâtre. L'homme, hilare, crut d'abord à une caméra cachée. Puis, voyant que j'ouvrais le pont du van pour sortir le cheval, il tenta désespérément de me rendre les clefs. Je ne voulus rien entendre, passai le collier directeur, bondis sur ma jument et démarrai en trombe pour traverser le centre-ville de Bruxelles au grand galop.

La plus grande partie du centre-ville est heureusement piétonnière, mais pour arriver au théâtre, j'allais devoir traverser quelques artères dévolues à la circulation. Mon grand galop irrespectueux finit donc par attirer l'attention de la maréchaussée. Ils branchèrent leur sirène et leur gyrophare et se lancèrent à ma poursuite, mais à ce jeu-là, en ville, c'est le cheval qui l'emporte : nous sautions les trottoirs, remontions à contresens les rues à sens unique et ne nous arrêtions pas aux feux rouges ! Hélas, pour arriver au théâtre il fallait traverser la rue de la Loi, grande artère à trois voies éternellement embouteillées. Il me fallut donc m'arrêter à ce feu rouge et c'est ainsi que les condés me rattrapèrent. Ils baissèrent leur vitre et s'adressèrent à moi tandis que ma jument surexcitée piaffait et faisait du terre-à-terre :

- *Madame, vous n'avez pas le droit de faire ce que vous faites !*
- *Monsieur, le cheval est un véhicule sauf arrêté municipal stipulant le contraire.*
- *Oui, mais on ne peut pas griller les feux rouges comme ça !*
- *Certes, je vous l'accorde, mais j'allais être en retard au théâtre ...*

Je pus observer qu'un air très sûr de son bon droit, doublé d'un français châtié, faisait son petit effet sur les représentants de l'ordre. Leur étonnement passé, ils me laissèrent repartir à la condition de respecter, dorénavant, le code de la route.

C'est ainsi que je fis une entrée fort remarquée, la foule s'étant déjà réunie devant le théâtre. Ce soir-là, les spectateurs ne furent guère surpris de voir un cheval arriver sur scène.

Mais l'anecdote ne s'arrête pas là. Dans la deuxième partie de la pièce, je devais galoper derrière la perfide *Milady* (nous incarnions l'esprit de liberté dans *les Trois Mousquetaires*, de ce cher mulâtre de Dumas) et pour ce faire, j'avais besoin de mes hipposandales, des baskets antidérapantes pour chevaux. Et celles-ci étaient restées dans la voiture. Cherchant avec une certaine agitation quelqu'un qui pourrait m'emmener dans le quartier des prostituées pour les récupérer, je rencontrai beaucoup de sourires gênés. Les comédiens n'avaient pas le temps ou pas la voiture, bref, tout le monde avait une bonne excuse. Seul le concierge du théâtre accepta de m'accompagner en territoire dangereux. Je n'avais pas compris que ce quartier de Bruxelles était devenu à ce point périlleux.

Je fus soulagée de voir la voiture et le van bien garés et, décidée à retrouver mon sauveur, j'entrai dans le bar le plus proche, en expliquant que j'étais l'étrange personne qui s'était enfuie à cheval deux heures auparavant.

La patronne du bar m'indiqua alors à voix basse qu'il fallait que j'aille « chez les Arabes d'à côté ». À côté, c'était le classique bar à shishas à la lumière glauque et à la population strictement masculine. J'en poussai la porte et fus immédiatement assaillie par des hommes très agités qui m'expliquèrent que « *j'étais folle, qu'il ne faut pas faire confiance aux gens comme ça* », mais

qu'ils avaient tout fait pour qu'on ne me vole pas ma voiture, allant jusqu'à garer leur propre véhicule derrière le mien pour que personne ne puisse y toucher.

Je les remerciai, touchée tout en ayant l'impression d'avoir une nuée de pères inquiets devant moi, puis rétorquai qu'ils étaient la preuve vivante qu'il faut faire confiance et que si quelqu'un peut aider, même si cela lui demande un effort, cette personne est souvent prête à se battre pour s'élever à la hauteur de la tâche.

Je les remerciai encore et encore et les invitai à venir voir le spectacle au théâtre, mais le miracle s'arrêta là, car ces hommes issus de l'immigration ne possédaient pas le fameux « *capital culturel* » dont parle Bourdieu. Ils m'expliquèrent que ce n'était pas un lieu dans lequel ils se sentiraient les bienvenus ou même à l'aise. Je repartis donc, la gorge serrée, le cœur plein de gratitude et égratigné de l'injustice du monde qui exclut certains du simple fait de leur naissance.

## Un noir à cheval, un acte politique

Le cheval a cela de magique qu'il parle à tous : animal-totem respecté dans toutes les civilisations, sa présence permet souvent de simplifier la rencontre. Les villes et municipalités qui ont gardé ou recréé une brigade à cheval ne s'y sont pas trompé. Néanmoins, le poids de l'uniforme trace une frontière là où la porosité pourrait naître : dans ce contexte, le cheval reste l'apanage des dominants. L'histoire de Gamart Camara le montre bien.

Cet homme noir eut un jour la lubie de s'acheter un trotteur, trouvé sur *le bon coin*, pour se promener dans les rues de Saint-Denis. Dès qu'il « fit le buzz », des associations de protection des animaux s'en mêlèrent, faisant saisir le cheval en prétextant la « maltraitance par négligence ».

Je ne connais pas le jeune homme et, de ce que j'ai lu dans la presse, je pressens de sa part une petite volonté de se faire mousser ainsi qu'une méconnaissance des besoins fondamentaux d'un cheval, effectivement. Cependant, ce qui s'exprime ici, c'est aussi l'envie de vivre ce rêve enfantin d'être un cow-boy... ou un Indien. Il y a quelque chose de beau dans la surprise de Gamart lorsqu'il découvre l'impact magique de son geste, comme la réappropriation d'une fierté pour ces citoyens relégués aux coulisses de la République. L'association qui saisit le cheval pensait très certainement bien faire, mais leur démarche n'était pas dénuée de racisme ordinaire : un cheval auquel il manque 50 kilogrammes et qui a des problèmes dentaires (faits qui furent reprochés au jeune homme) est hélas presque la norme dans bon nombre de centres équestres.

Je ne veux en aucun cas me faire l'apologue de l'inconscience et de la maltraitance. Néanmoins, il me semble que la saisie de ce cheval était un acte disproportionné qui ne fit qu'ériger un mur d'enceinte entre cet homme désirant et un milieu qui ne voulait en aucun cas de lui.

Gamart Camara se racheta un cheval.

Aujourd'hui encore, être un noir à cheval est un acte politique. Il m'aura fallu attendre d'avoir 40 ans pour en prendre conscience.

Je n'avais pas compris que les « oui, mais toi tu n'es pas vraiment noire » ou pire, ce dîner au cours duquel un homme me dit, plein d'affection, « parfois, on en oublie que tu es noire », avant de glisser à sa femme « mais tu sais, Sabrina est d'origine juive, ces gens-là sont très intelligents », participaient de ce racisme ordinaire fondé sur l'idée que les Noirs sont forcément, essentiellement inférieurs.

\*

Je ne me vois pas noire. Peut-être suis-je une « Bounty » ou un « Kinder », un être couvert d'une fine couche de bronze, qui pare d'exotisme un esprit et un corps façonnés par la culture blanche. Pourtant, je ne suis pas gorgée d'huile de palme, mais plutôt de napalm, envahie d'une colère sourde, sourdant d'un puits sans fond.

Aujourd'hui ma fréquentation des chevaux, leur compréhension totale de la colère, leur acceptation des émotions m'ont permis de faire la paix avec ma fureur, et je pense avoir réussi à atteler le monstre courroux pour en faire un moteur : mon impatience, mon agressivité, ma susceptibilité font désormais partie de mon obstination, de ma capacité à rester focalisée sur un sujet quand je rencontre un obstacle.

Je ne suis pas noire, je suis une hybride, une chimère, une mulâtre, le fruit des amours déliquescentes d'une femme blanche et d'un étalon noir. Je suis parfois, je le crains, un fantôme colonial, un succès des conquêtes de la République, cette chose publique que mon assimilation renforce malgré moi.

Pourtant, mon sang jugé sauvage m'a rapproché des bêtes.

Si j'ai suivi le cursus, descendu le cours d'eau universitaire pour satisfaire au besoin de réalisation sociale qu'éprouve toute famille éduquée dans le modèle occidental, si j'ai prouvé que je pouvais penser vite et bien et réussir dans le système scolaire, je l'ai sans doute fait pour rassurer mes parents, pour tenter de répondre aux impératifs de l'ascension sociale.

Ma grand-mère, fille d'un chirurgien juif de Salzbourg, seule rescapée de sa famille, avait gravi ces échelons par une volonté sans faille : enfant cachée devenue « bonne à tout faire », elle avait fini par acquérir une boutique de fleurs. Ma mère a fait des études et travaille encore dans le monde du marketing. Il était donc logique que j'aille à l'université, que je devienne docteur en quelque chose, mais après cinq années d'études, j'ai finalement préféré me demander ce qui me donnait vraiment envie de me lever le matin.

La réponse était toute trouvée : les chevaux, ce monde animal qui m'accepte tel que je suis, complexe et contradictoire, souvent insaisissable, changeante et têtue, féminine et virile, forte et pleine de failles. Si cette connivence m'a formée, transformée, métamorphosée, c'est sans doute que j'y ai trouvé une sphère de bien-être où j'ai été accueillie, acceptée par une autre forme de pensée, une autre intelligence, ultra-terrestre et donc dégagée des a priori humains.

Aujourd'hui notre compagnie de spectacle s'appelle *La Négrresse à Cheval*. Nous sommes pourtant deux à la diriger, ma moitié/mon double, un homme blanc, français, musicien, et moi-même, une femme noire, métisse, à moitié martiniquaise, un quart belge, un huitième autrichien, un huitième hongrois, d'ascendance juive, cavalière. Nous écrivons tous les deux. Nous sommes co-auteurs, collègues, amants et amis. Et quand je cherche à me définir, je ne pense jamais à mon origine ni à mon genre, mais plus à mon choix de vie et à mon troupeau.

La compagnie tire son nom d'une situation moult fois vécue : lancer « je suis Sabrina, tu sais la noire qui monte à cheval » et m'entendre répondre, si souvent : « Mais Sabrina, tu n'es pas noire ». Pourquoi ne le serais-je pas ? Que signifie cette dénégation de ma propre description ? Certes, je ne suis pas vraiment noire, mais qui l'est ? Oui, je suis métisse, mais ce terme euphémise-t-il un fait grave ou avilissant, celui d'être noire ?

Une autre constante m'a fait comprendre que j'évoluais dans un monde où l'on ne me percevait pas comme moi, je me percevais : au sein du microcosme qu'est le cirque contemporain, nous sommes trois jeunes femmes noires à souvent nous retrouver dans les mêmes cercles, et bien que nous ne nous ressemblions pas du tout, on nous confond régulièrement, comme si notre couleur de peau nous rendait interchangeables. Nous en avons même fait une sorte de « private joke » en nous interpellant par des « *ma sœur* » bien sentis, comme pour marquer ironiquement notre étrangeté.

\*

Chez moi, il n'y a pas de miroir et je suis prosopagnosique : j'ai une très mauvaise reconnaissance des visages (humains). Je dois faire preuve d'une grande concentration pour me faire une image de moi-même et ce qui m'apparaît la plupart du temps, c'est plutôt le souvenir d'une photo. Je ne me suis jamais perçue comme « inférieure » et en marchant dans la rue, je ne me suis jamais demandé ce que percevaient les humains que je croisais.

Ce qui est drôle, c'est que cette absence d'image de moi-même est si forte que mes proches ont été contaminés. Il en est ainsi de l'homme qui m'a élevée depuis mes treize ans, celui qui n'a jamais douté que malgré mon statut de fille noire, je ferais absolument tout ce que j'aurais envie de faire. Cet homme, que je considère comme mon père malgré l'absence de lien biologique, m'a confié un jour qu'il ne pensait jamais à rechercher quelqu'un de plus foncé dans une foule pour me retrouver. J'ai encore aujourd'hui du mal à comprendre que certains adultes en pleine possession de leurs moyens sombrent dans cette fainéantise de l'esprit qui consiste à classer et à juger les gens selon de grands critères liés à leur apparence. Que ce soit le racisme, le sexisme, la méfiance envers les

pauvres, le sentiment de supériorité ou de dégoût face au handicap... Il me semble que cette incapacité à distinguer un individu d'un groupe relève de la sottise.

Les études portant sur la formation et le développement du comportement chez l'humain rapportent la nécessité d'un stade de catégorisation : il est normal qu'un enfant procède par catégorisation des stimuli visuels pour comprendre le monde. Un grand tronc brun surmonté d'une couronne verte sera identifié comme « arbre ». Ensuite, grâce à l'éducation, au contact des autres, il pourra découvrir que certains arbres sont appelés chênes, d'autres hêtres, érables ou sapins. Il découvrira qu'il y a des feuillus et des conifères, des fruitiers, des arbres à feuilles persistantes, et même qu'un chêne peut en cacher un autre.

Nous avons tous un arbre unique gravé dans notre mémoire, mais ce temps de catégorisation n'est qu'un premier temps dans la cognition, et si certains n'auront peut-être pas le loisir de découvrir la variabilité parmi les arbres, une personne qui n'aurait pas fait l'expérience de la rencontre d'autres humains me semble être un cas de figure peu courant. L'expérience montre d'ailleurs que c'est dans les lieux où il y a le moins de mixité (sociale, raciale ou de genre...) que les processus de crainte et de rejet sont les plus forts.

Hélas, dans cette grande course à l'échalote qu'est notre société illusoirement méritocratique, l'idée de la valeur individuelle prend des proportions angoissantes. La notion de hiérarchisation ayant pollué tous les rapports humains, tout ce qui n'est pas identifié comme un hétéro blanc friqué est perçu comme inférieur.

\*

La pédagogie Freinet m'a tant marquée que j'utilise des méthodes semblables avec mes chevaux. Ainsi les poulains travaillent-ils avec leurs mères. Ils assistent et analysent nos interactions, ce qui me permet de gagner un temps considérable. On peut même parler dans le cas de ce troupeau du développement d'une culture. Ceci n'est pas anodin, car dans le débat actuel, qui tend à ostraciser les animaux, on oublie les bienfaits d'une interaction égalitaire. Ou les a-t-on jamais considérés ?

Il existe un courant animaliste qui semble penser que toute interaction entre les humains et les animaux ne peut être qu'une souffrance pour ces derniers. Ce courant extrémiste prône une société de laquelle les animaux seraient complètement exclus.

Je crois en la force de l'hétérogénéité, je crois qu'une société constituée d'individus divers qui assumerait leurs différences et les cultiveraient avec soin et amour serait un lieu de vie plus doux et plus heureux. J'espère qu'est venue la fin du règne de la domination. Je crois que nous pouvons cesser d'avoir peur.

Car c'est la peur qui nous a menés là. La peur de l'autre, la peur du changement, la peur de la mort, et bizarrement la peur du jugement, la peur du désamour, la peur de la solitude.

L'interaction avec un cheval permet d'apprendre à se faire confiance et à faire confiance à l'autre, et cette leçon est un antidote de la peur. Tomber de cheval apprend que la douleur existe, mais qu'elle ne dure pas. Galoper à vive allure apprend à entrer dans le présent, à lâcher prise, à renoncer au contrôle. Dans l'apprentissage de l'équitation, il y a les échecs inévitables et répétés, l'obligation de se remettre en question, la découverte d'un chemin d'apprentissage infini. Ce chemin est très beau et je pense que le plaisir de l'arpentage est son unique destination.

Et qu'en tire le cheval ? Je ne peux faire que des suppositions. Je ne peux leur donner une voix. Leur domaine n'est pas celui du discours, mais celui de l'action. Mais ce que je vois, c'est que mes 14 compagnons-chevaux adorent venir « travailler ». Ils se bousculent pour sortir du pré et rejoindre le chapiteau. Ils réclament toujours plus de caresses, plus de massages, plus d'attention.

C'est en montrant nos interactions que nous pouvons louer 43 hectares de prairies, où ils ont tout le loisir de vivre leurs propres interactions. Je prends soin d'eux, je m'occupe de leurs pieds, je les

soigne quand ils tombent malades, même si cela n'arrive que très rarement. Je travaille leur corps afin qu'ils soient souples et musclés. Je les protège des prédateurs. J'ai l'impression qu'ils sont heureux.

## Une utopie, une coquille de noix, un lieu de vie

Mon rêve de gamine est devenu réalité.

J'ai pu créer, avec l'aide de nombreux complices, la réalité d'une utopie, un lieu dans lequel mes amis chevaux et moi pouvons vivre en semi-liberté, un lieu qui répond à leurs besoins essentiels et dans lequel je peux moi aussi vivre avec peu d'argent. Il n'y a pas tout le confort moderne. Il faut que j'aie chercher l'eau à l'autre bout du terrain et l'électricité dépend de la capacité de mes panneaux solaires, mais toutes ces actions me rappellent sans cesse la valeur des choses simples. J'ai appris petit à petit à trouver une part de ma nourriture dans le milieu naturel qui m'entoure et par ce biais, un amour nouveau et profond est né, celui de ce paysage bourguignon, si varié et si accueillant.

Ici, la main de l'homme a travaillé et façonné cette campagne. Il y a des arbres et des haies fleuries de cynorhodon, de prunelliers, de fusains. Il y a ces petits murs de pierre qui rythment le bocage et ces grands ruminants qui gardent en herbe de vastes prairies. Le paysage change de couleur, de forme, d'odeur à chaque saison et on y trouve des goûts âpres, fleuris, verts ou acides.

Dans cet espace qui convient tant à mon troupeau qu'à mes propres besoins, j'ai pu dégager suffisamment de temps et d'espace mental pour chercher à comprendre quel *daemon* inspiré m'avait permis d'emprunter cette route. Je découvre, à 40 ans, que je suis une sorte d'incongruité, une femme qui ne s'est pas sentie empêchée, une noire sur laquelle les quolibets racistes ont ruisselé sans laisser de trace apparente, une intellectuelle pauvre qui se targue de ne pas avoir besoin des apanages des dominants pour prouver sa valeur.

\*

Petite Diogène en herbe, je me flatte de ne pas me laver.

En effet, après 1 an de bons et loyaux services, j'ai démonté la cabine de douche sise dans mon camion pour gagner un peu de place. L'endroit était terriblement exigü et le manque de pression dû à la pompe, doublé du misérable débit qu'offrait mon chauffe-eau, me donnait l'horrible sensation qu'on me pissait sur la tête.

Lorsque j'arrivai sur « le terrain des Nomades » en 2013, mon beau-père m'installa une super cabine de douche dans le tout petit bâti installé au bout du terrain, ainsi qu'un formidable chauffe-eau permettant de chauffer à la vitesse de l'éclair l'eau qui arrive à 10 bars de pression à la sortie du compteur. L'engin fonctionnait au gaz, avec un piézo à pile. Or, le froid vide très rapidement les piles. L'installation devint donc beaucoup moins sexy lorsqu'il fallut changer les piles toutes les semaines, puis le système, que j'oubliai de mettre en hors gel, finit par rendre l'âme.

De toute façon, quand on bosse avec des chevaux et avec des humains qui côtoient eux aussi des chevaux, se laver tous les jours n'est peut-être pas essentiel. Au début, je me lavais chez des amis, puis je découvris que mon odeur corporelle atteignait un pic trois jours après m'être lavée, mais qu'elle se stabilisait ensuite, et que si je mettais de temps à autre quelques gouttes d'huile essentielle dans mes cheveux, mon odeur était tout à fait acceptable. J'ai espacé de plus en plus mes douches et ne me lave plus qu'une fois tous les trois mois, environ. Ma peau s'en trouve très bien et mes cheveux, avec lesquels j'avais bataillé pendant la plus grande partie de mon existence, sont aujourd'hui en pleine forme et ne semblent plus éprouver le besoin de s'enchevêtrer en nœuds de serpent.

Évidemment, cette démarche n'est possible que si l'on s'en fiche un peu. J'ai suffisamment confiance en moi pour ne pas craindre de dégager une légère odeur. Et pour tout dire, soit les gens sont extrêmement polis ou dissimulateurs, soit je ne sens pas si fort que cela.

\*

Cette confiance en mon corps ne se limite pas à des questions d'odeur. J'ai longtemps été dans une forme de compétition quant à la force ou au courage.

Je suis une femme d'un mètre soixante-douze pour plus ou moins soixante-dix kilos et je remercie grandement mon beau-père, mon modèle masculin, de ne m'avoir jamais fait sentir que certaines choses me seraient impossibles du fait de ma féminité. Ma maman, elle, m'a toujours donné une confiance pleine et entière. Mère « *célibattante* », *elle s'est décarcassée* pour gravir les échelons des entreprises et m'offrir une vie douce, sans privations. Elle m'a montré qu'il fallait compter sur soi pour réussir et que si une femme doit toujours en faire plus qu'un homme pour recevoir les mêmes gratifications, cette discipline du « toujours plus, toujours mieux » peut devenir une force.

Jeune, j'ai pratiqué tout un tas de sports, mais surtout de la gymnastique sportive, discipline dans laquelle j'ai fait de la compétition. J'étais grande et plutôt dynamique. J'avais appris à nager dès mes 4 ans. Je courais, nageais, sautais aussi bien, voire mieux que les garçons.

Le monde équestre est lui aussi un monde qui requiert de la force, une ténacité corporelle. Qu'il faille curer les boxes, panser un cheval, transporter du matériel ou simplement travailler la musculature nécessaire à l'assiette, l'équitation est une discipline corporellement exigeante. Et même si l'on apprend à remplacer la force par l'intelligence, la fréquentation des chevaux reste une occupation très physique.

Ainsi me suis-je toujours sentie forte, physiquement puissante, confiante dans les capacités de ma chair.

## Construction

Je fis aussi, très jeune, l'expérience de la maladie et de la douleur — une épreuve qui, loin de me rendre timorée, fit naître chez moi un mépris de la prudence.

La scène inaugurale qui me convainquit que je n'étais pas douillette se résume à une remarque surprise à la volée, de la bouche de ma maman affirmant fièrement que sa fille ne simulait jamais la douleur et se montrait toujours très courageuse quand elle se faisait mal.

Jeune, j'étais un peu bagarreuse, un peu colérique.

Je me souviens que le jour où je quittai ma chère école Freinet pour intégrer une école classique, Maxime Coets me jeta une boule de neige avec un caillou dedans. C'était une rentrée des classes tardive pour moi, car cet été-là, ma grand-mère chérie m'avait emmenée rencontrer de la famille au Canada. J'y avais passé trois mois, choyée par une famille étendue qui ne connaissait l'Europe qu'au travers des récits de leurs parents rescapés de la Shoah.

Édith, que je considère comme une tante, est une cousine éloignée de ma grand-mère maternelle. Je renouais ainsi avec mes racines juives au sein d'une famille nord-américaine blanche très libérale, des habitants de Toronto ravis d'accueillir une petite métisse remuante qui parlait un anglais mâtiné d'espagnol appris au contact de l'ensemble disparate des amis de sa *Mamy*.

Dans ma nouvelle classe, les enfants se connaissaient depuis la maternelle. Ils attendaient mon arrivée, avaient imaginé celle que je serais et avaient sans doute craint ou espéré que je bouleverse l'équilibre acquis en 7 ou 8 ans de scolarité commune. J'arrivai donc dans la classe des "*Pirates*" après avoir quitté "*l'Empire des Lumières*". C'était le jour de la photo de classe, en une mi-octobre frisquette, alors qu'une première neige inattendue avait blanchi et magnifié la petite cour de récré.

Dans cette école, il fallait vouvoyer, lever le doigt, demander la permission d'aller aux toilettes, etc. Les autres enfants me semblaient mutiques, peu enthousiastes, absents. Et pendant la récré... Maxime me dit de prime abord que j'allais devoir être l'amoureuse de Mouté (un petit garçon noir que je ne trouvais pas du tout à mon goût), puis me jeta une boule de neige farcie d'un méchant caillou. Je ne me laissai pas faire et lui sautai dessus pour lui lacérer la joue gauche d'une main changée en serre. J'avais tout juste 11 ans. J'ai encore cette photo de classe sur laquelle nous nous tenons raides et engoncés. Et sur laquelle Maxime arbore une joue décorée de 4 balafres rouges.

Je suivis le reste de ma scolarité dans cette école des « Pagodes », à Bruxelles, un Athénée où nous n'étions que 400 élèves de la première secondaire à la « Rhétorique ». J'y fis mes classes en latin, puis en latin-grec pour finir en latin-science. J'y découvris les joies et les peines des adolescents, y appris que l'esprit critique est parfois taxé d'insolence, parfois récompensé. J'y fumai mes premières cigarettes avant de me briser le larynx, manquant d'y laisser ma peau et de redoubler ma quatrième (en Belgique le lycée va de la première à la sixième et dans les études dites « classiques », la cinquième et la sixième sont respectivement les années de poésie et de rhétorique). J'y fis le début de mon apprentissage sexuel, découvrant que mon irrévérence avait les vertus d'un aphrodisiaque puissant et que je percevais avec une certaine acuité quels garçons s'intéressaient à ma petite personne.

Je me rappelle aussi avoir très vite compris que je ne pourrais pas rivaliser avec les gosses plus riches concernant les vêtements et autres accessoires de marque. Je décidai donc qu'il n'y avait rien de plus cool que de porter les vieux vêtements de sa mère, dont un t-shirt orné d'un « *Cocaïne* » écrit avec la typographie de *Coca-Cola*<sup>®</sup>, qui fit grand scandale à l'école.

J'étais, je pense, une sale gamine arrogante et orgueilleuse, une enfant double qui gardait toute sa douceur et sa fragilité pour son commerce avec les animaux. Je percevais bien que cette école était le condensé d'un monde de domination et de pouvoir, tandis que le monde des bêtes est un lieu de magie et de puissance.

Le proviseur de l'athénée avait conseillé à ma mère de me mettre en « Latines » car les « Modernes » étaient selon lui « *pour les fils de bouchers ou de boulangers* ». Ma maman est très belle et je pense qu'elle lui avait un peu tapé dans l'œil, d'autant qu'il faisait à mon égard preuve d'une indulgence coupable, qui ne fit qu'encourager mon caractère rebelle.

Pendant toutes ces années turbulentes, ma passion pour les chevaux ne décrut jamais. Même quand le manège des garçons devint envoûtant, celui des chevaux resta prioritaire.

\*

En 1994, mes parents prirent la décision de m'offrir un cheval.

Mon beau-père m'emmena près d'un magasin de musique, prétextant que pour mon anniversaire, je pourrais choisir la guitare électrique que je réclamaï à grands cris. Là, dans la voiture garée juste en face de la boutique, il me demanda si je ne préférâ pas un cheval. C'était tellement inattendu, tellement inespéré que je fondis en larme, ne parvenant même pas à articuler un oui.

Après recherches et essais chez des marchands de chevaux avec lesquels mon moniteur d'équitation travaillait, je choisî Equinoxe, un hongre âgé de 12 ans et toisant un mètre quatre-vingt-deux. Ce géant zain sautait des montagnes (à l'époque je pratiquais surtout l'obstacle). Il me fallait allonger mon étrivière gauche jusqu'au dernier trou pour me jucher sur son dos. J'étais à la fois fière et inquiète de chevaucher ce colosse.

Il se mit à boîter au bout de trois mois. Le vétérinaire fit des radiographies (ce qui, à l'époque, coûtait une somme astronomique) et nous annonça que le cheval était naviculaire et qu'il avait déjà subi nombre d'infiltrations pour tenter de pallier ces boïteries. Le syndrome naviculaire est une dégénérescence d'une toute petite aiguille osseuse sise dans le pied du cheval, qui handicape ce dernier à vie. Tristes et extrêmement frustrés de nous être fait arnaquer, mes parents et moi nous retournâmes contre le marchand, qui accepta de reprendre Equinoxe et de nous l'échanger contre une jument du même âge.

Je ne l'avais pas choisie. Je l'appelai XS et j'entamai avec elle une de mes premières rééducations de cheval.

J'avais 14 ans.

Ce fut un échec.

XS était une jument alezane, une KWPN (du néerlandais «Koninklijk Warmbloed Paard Nederland », soit « cheval royal hollandais à sang chaud »). Grande et athlétique, elle sautait elle aussi des montagnes, mais ayant été maintes fois abusée par l'humain, elle était devenue rétive. Elle m'apprit à éviter le conflit, à ne pas demander « l'exercice de trop » qui, systématiquement, la faisait sortir de ses gonds. Je me souviens d'avoir parfois passé 4 heures sur son dos à tenter de rattraper un geste malheureux. Nous sortions de ces conflits complètement essorées, elle blanche d'écume, moi noire de colère.

Avec elle, lors d'une puissance\* improvisée dans notre club, je sautai un oxer de plus d'un mètre quatre-vingt — l'occasion de constater que sauter si haut ne me plaisait pas du tout. Nous apprîmes à nous aimer et au bout de 8 mois d'attentions constantes, d'erreurs répétées, d'espoirs et de crises de larmes, un jour que je venais la chercher dans son pré, elle arriva au galop pour me saluer. Ma surprise fut telle que je crus d'abord qu'elle m'attaquait, mais la belle me faisait simplement de plus en plus confiance.

Néanmoins, je n'avais pas guéri en si peu de temps toutes ces années d'abus : un soir que je la montais seule dans le manège, sans raison apparente — peut-être une maladresse de ma part ? — XS cabra. Je m'accrochai aux rênes dans une tentative désespérée pour ne pas perdre l'équilibre. Elle bascula en arrière, le temps ralentit, son encolure emplît tout mon champ de vision et elle me tomba dessus.

J'imagine que dans sa panique, pour se relever, elle me marcha sur la tête. Je ne me souviens pas bien du choc : je me souviens d'avoir repris connaissance sous une jument tremblante dont un des antérieurs était encore sur mes cheveux. Je réussis tant bien que mal à la faire bouger sans me faire piétiner davantage et, accrochée à son encolure, j'allai dans la cour pour chercher de l'aide. Le tableau devait être bien effrayant, puisque mon moniteur m'amena immédiatement aux urgences. Ma mère m'y rejoignit très rapidement. Je saignais beaucoup (comme toujours quand on est blessé à la tête ou au visage), j'avais été un peu scalpée et on voyait le blanc de mon os temporal, mais je me sentais plutôt bien et je m'inquiétais surtout pour ma jument. Avait-on pris soin d'elle ? Avait-elle des blessures ? Comment allais-je récupérer le terrain de confiance perdu après une chute pareille ? Le temps, dans de telles circonstances, se mue en une pâte informe et glaireuse.

Sur ce banc inconfortable, sous cette lumière blafarde, nous attendions depuis ce qui semblait être des éons. Ma maman maugréait, d'autres patients gémissaient et nous espérions qu'on nous apporterait bientôt les résultats d'une radiographie prise à la hâte. Quand un interne épuisé vint me chercher pour me recoudre, ma mère perdit son sang-froid et lui déclara tout de go qu'elle ne laisserait pas un vulgaire étudiant recoudre le visage de sa fille chérie. Le jeune homme, dont j'ai oublié le visage et la voix, déclara d'un air harassé que c'était une grande chance que je sois encore assez vivante pour qu'on doive me recoudre, car si je m'en sortais sans même la moindre fêlure, ce n'était pas le cas de la jeune fille qu'ils venaient d'opérer sans succès.

Je sortis de cet épisode sans plus de séquelles qu'une cicatrice sur le bord du front s'étendant dans les cheveux, un faciès déformé pendant une semaine et surtout, un taux de confiance de la part de mes parents envers XS avoisinant le zéro absolu. Ce fut crises de larmes et engueulades pour en arriver à la conclusion que ma maman ne pensait pas pouvoir supporter une autre aventure comme celle-là et qu'il serait mieux pour tout le monde que nous nous débarrassions d'XS.

Mon cœur fut à nouveau brisé. J'avais la ferme certitude que nul ne pourrait apprivoiser la jument mieux que moi. J'ai encore la mémoire vivante de son regard au travers des barreaux de son box lorsque nous nous éloignâmes pour ne plus jamais revenir. Cette image me hante, la trahison de cet embryon de confiance que j'avais saccagé par mon incompetence.

Le marchand n'avait daigné rendre que bien peu d'argent, sous prétexte que le délai d'essai était passé depuis longtemps. Je suppliai alors mon moniteur de m'accompagner place de la Duchesse pour y trouver un jeune cheval à sauver. Et c'est ainsi que je rencontrai Darwin.

Je passai les trois premiers mois à pleurnicher dans sa crinière, mais il était si doux, si bienveillant, il acceptait avec une telle bonne volonté tous les jeux que j'inventais en attendant qu'il soit en âge d'être monté, qu'il conquit mon cœur. Il est le cheval sur lequel j'ai juré que je ne me laisserais plus déposséder d'une histoire d'amour, fût-elle équine.

\*

D'aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours voulu sauver les animaux en détresse.

Ma *Mamy* et son compagnon de l'époque, Franck Pé, étaient les gardiens d'une grande demeure bourgeoise à Marbella, en Espagne. Petite, j'y passais énormément de temps. C'est là que j'appris à nager, d'abord dans la piscine, puis dans la mer toute proche. Les insectes tombaient sans cesse dans cette belle étendue bleutée cerclée de marbre ivoirine. Je surmontais alors ma crainte d'être piquée pour les repêcher à main nue. Je ne fus jamais piquée ou ne m'en souviens pas : les guêpes, abeilles et autres taons que je sauvais semblaient toujours reconnaissants. Ils restaient souvent au creux de ma main tendue vers le soleil le temps de reprendre leurs esprits, séchant leurs élytres mouillés et ne quittant qu'à regret cet asile inattendu.

J'aimais me raconter des histoires et m'inventai le pouvoir de sauver les animaux les plus dangereux pour m'en faire des amis. Zitta, le dalmatien, me suivait partout et semblait très heureux

de veiller sur la petite sauvageonne aux cheveux embroussaillés qui n'obéissait que de manière intermittente à ses grands-parents.

Mon « faux » grand-père, Franck Pé, un mouton noir dans sa famille de la haute bourgeoisie, avait sillonné l'Afrique en moto. Il avait des tatouages, des amis sur deux continents et mille et une façons de faire un peu de sous en grugeant les riches. Il était un peu trafiquant d'art africain, un peu gardien de maison, un peu retraité.

Il m'apprit à lire alors que je n'avais que 4 ans.

La table des repas accueillait toujours une foule hétéroclite, parlant trois ou quatre langues, racontant des anecdotes extraordinaires et laissant les enfants présents chiper dans les assiettes et laper les fins de verres. Je me souviens de soirées où tout le monde dansait, même les enfants qui finissaient, tels des chiots heureux, par s'écrouler en tas, ivres de rire, de danse et d'excitation. Les gens, de toutes les couleurs, parlaient et riaient dans cette langue magique et difficile qu'est la langue des adultes.

J'avais deux amies proches : Gaily, une petite Anglaise dont la maman faisait les meilleurs caramels de la terre, et Claudia, la petite Espagnole au caractère bien trempé, qui ne me laissait pas faire la cheffe. Ensemble, nous parlions un *pidgin* enfantin truffé d'anglais, d'espagnol et de français. Ma grand-mère me chantait des chansons en yiddish, papy, des chansons africaines. Tout s'imprimait en moi avec la force que l'amour donne aux moments heureux.

Personne ne me disait noire, sinon par amour ou fierté : je n'avais jamais de coups de soleil et ma *Mamy* alternait les « pupek » (petit bidon) et les « mon petit charbon ». Les animaux non plus ne m'ont jamais dit que j'étais noire : du plus humble au plus puissant, ils m'ont toujours trouvée charmante et de bonne compagnie.

De même, à l'école Freinet, nous étions tous différents. Je me souviens d'une petite Arezu qui venait d'arriver d'Iran et qui apprit en un temps record à parler français. Là non plus personne ne me dit que j'étais noire, ou peut-être que si, mais c'était une simple description, comme on aurait pu mentionner mon aptitude à lire très vite ou ma joie lors de nos courses enfantines.

Il fallut sans doute attendre mon entrée à l'école des *Pagodes* pour découvrir qu'étant noire, je devais être amoureuse de l'autre noir de la classe. Comme mon caractère avait déjà été forgé par l'amour, je n'y pris pas garde. L'affection reçue dans ma petite enfance, la confiance dont j'avais toujours été entourée me protégeaient du racisme.

\*

De cette belle période espagnole, j'ai aussi gardé un amour et un respect profonds pour toute forme de vie, même végétale ou microscopique. Sur le Terrain des Nomades, nous abritons beaucoup d'insectes. Notre campement est à 800 mètres à vol d'oiseau de la première maison et nous sommes entourés par les prairies des chevaux. Nous vivons littéralement en dehors, comme les insectes auxquels nous empruntons un peu de leur espace naturel.

En 2015, je compris que l'on pouvait être ami avec des guêpes. Un nid assez conséquent s'était installé dans mon camion-habitation. Je ne voulais pas les gazer ni empoisonner mon lieu de vie. Je fis donc le pari qu'à force de passages répétés, de ma présence constante, elles finiraient par désertir ce lieu hanté par les humains. Elles firent probablement le même calcul. Nous finîmes donc par nous habituer à notre présence mutuelle. Je souffrais un peu de solitude, je crois, et leur présence attentive fut un baume sur mon âme à vif.

Nous trouvâmes une sorte de *modus vivendi* plutôt agréable. Le matin, elles venaient me réveiller en ronronnant assez gracieusement autour du lit, ayant au préalable chassé les mouches et autres insectes insistants qui n'hésitent pas à vous ramper dessus sans aucune politesse. Ensuite, elles me suivaient sur ma terrasse pour subtiliser adroitement un peu de ce thé au miel et au citron qui fait

ma boisson matinale. Elles me réveillaient après ma sieste et faisaient un ménage assez efficace sur les interstices et recoins nappés de nourriture. Je ne me fis pas piquer une seule fois de tout l'été.

J'avais donc déjà décidé que l'on peut très bien s'entendre avec des hyménoptères quand, en 2016, un nid de frelons s'installa dans les toilettes sèches. Un essaim de frelons mange 500 grammes de mouches par jour. Un vrai bonheur : plus de mouches dans la cabane à caca, plus de mouches sur le terrain, plus de mouches sur les chevaux...

Les frelons, bien qu'assez maladroits (ils se cognent un peu partout) sont des animaux plutôt timides et peu belliqueux. Cependant, au cours de l'été, j'offrais une initiation à la voltige à des amis et, en allant chercher la chabraque\* rangée juste en dessous du nid des frelons, je heurtai celui-ci. Un frelon me piqua tout de suite au milieu du front, mais sans m'injecter beaucoup de venin. Une bonne vingtaine de gardes m'entourèrent alors, en vol stationnaire, prêts à intervenir si je continuais de molester leur nid. Je me figeai donc, leur expliquant que j'avais percuté leur maison par inadvertance, et je sortis prudemment, en marche arrière. Ils ne m'en tinrent pas rigueur et mon front finit par dégonfler.

L'année suivante, à mon grand désespoir, ils s'installèrent dans le camion de tournée dont les déplacements constants les forcèrent à se trouver un autre abri. Ce fut donc le retour des mouches. La même année, nous hébergeâmes un frelon solitaire qui s'était créé un repaire dans un recoin au-dessus du lit, dans l'isolation du camion. Tous les matins de l'été, il tombait dans notre lit avant de s'envoler par les fenêtres ouvertes. Ce petit rituel du frelon maladroit était devenu notre réveil.

## Magie d'aujourd'hui, science de demain?

On dit « gris » les chevaux qui semblent blancs, mais ont la peau noire et naissent noirs, bais ou alezans. C'est l'homme qui a sélectionné cette robe assez spectaculaire et changeante, codée par des gènes dominants. Son corollaire est la survenue de tumeurs de la peau bénignes qui évoluent occasionnellement vers des mélanomes ou des sarcoïdes plus malins.

Ainsi Buñuel développa-t-elle, suite à la mise bas de sa première fille, Baïkal, une tumeur au passage de sangle. Je pense que cette tumeur venait d'une incompréhension entre nous : gestante, elle insistait pour travailler, allant jusqu'à se détacher pour venir rejoindre son compagnon Bouboule sur scène ou au travail, alors que je comptais lui laisser du repos. Je cessai aussi de lui mettre la selle lorsque sa gravité devint évidente, me disant qu'elle n'aimerait pas avoir le ventre serré. Je pense qu'elle a perçu cette différence de traitement comme une particularité injuste.

Deux mois après la naissance de sa fille, une vilaine verrue sanguinolente se développa juste derrière ses antérieurs, au niveau du « passage de sangle ». Je suivis les recommandations : nouer un fil désinfecté pour couper la circulation de la tumeur. Celle-ci finit bien par tomber, mais une plus grosse prit sa place. Je cherchai donc dans mes manuels de phytothérapie ce qu'il convenait de faire face à une tumeur de la peau. Plusieurs auteurs semblaient s'accorder sur l'efficacité de la teinture mère de thuya. Je lui en donnai et au bout de plusieurs mois, à la veille de la naissance de sa deuxième fille, Buñuel attaqua la tumeur avec ses dents et celle-ci ne revint jamais.

Je ne sais pas si le thuya aida à la guérison de ma jument, mais cela me rappela que Cynique, un de mes deux perchérons, gris lui aussi, mangeait régulièrement du thuya lorsqu'il en avait l'occasion. Jusqu'alors, j'étais toujours intervenue en le taçant et en le traitant « *d'inconscient* », puisque cette plante est toxique pour eux. Ayant découvert la préconisation des phytothérapeutes, il me fallut me remettre en question : qui suis-je pour savoir mieux qu'un cheval ce qui fait son équilibre interne ? Prouver quoi que ce soit par une absence semble absurde, mais il faut préciser que Cynique n'a jamais développé de tumeur.

\*

Une autre anecdote m'a démontré la capacité des chevaux à se soigner par eux-mêmes avec les plantes.

Ma plus ancienne jument de trait, Sismique, acquise chez un maquignon qui la destinait à la viande, est une rescapée dont je ne connais pas l'âge avec certitude. Cette petite jument alezane brûlée, d'une robe qui se confond parfaitement avec la couleur des hautes herbes, est aussi haute que large, et dotée d'une énergie assez inattendue pour son gabarit. Elle est bréhaigne, c'est-à-dire qu'elle est dotée de crochets (sorte de canine équine dont ne sont équipés, en théorie, que les mâles), et il semble que dans la nature, les hordes soient souvent dirigées par des bréhaignes, juments dominantes ayant parfois des attitudes d'étalon et, apparemment, un taux de testostérone plus élevé. Elle a aussi un contrôle assez absolu sur son cycle hormonal : bien qu'elle vive depuis très longtemps avec des mâles, elle ne m'a fait que 5 poulains en 15 ans de vie commune.

Sismique a aussi été abusée par les humains. Lorsque je l'ai amenée chez moi, elle était tétanisée par la crainte et couverte de poux de chevaux (des acariens d'une taille conséquente qui démangent horriblement les équidés sur lesquels ils élisent domicile). C'est grâce à ces poux que j'ai pu l'appivoiser, elle qui avait si peur des humains qu'elle refusait de manger dans la main. C'est elle qui me fit réaliser que le contact physique, en l'occurrence, la « gratouille », pouvait avoir plus d'impact que la nourriture : je la grattais avant de faire quelques pas, puis j'attendais qu'elle me

rejoigne, qu'elle vainque sa très visible répugnance à se rapprocher d'un humain pour que je puisse la gratter à nouveau. Nous avons progressé littéralement pas à pas.

J'ai pu ensuite constater que Sismique connaissait très bien les plantes. En 2009, des suites d'une uvéite sans doute concomitante à une leptospirose (maladie transmise par l'urine de rat, assez courante chez les chevaux ayant été hébergés sans beaucoup de soin), son œil gauche devint complètement opaque. Mon vétérinaire déclara qu'elle était devenue borgne et que c'était à présent irréversible. J'étais fort inquiète pour son deuxième œil et comme le soleil est un facteur aggravant dans le cas de l'uvéite chronique dont elle semblait souffrir, je la déplaçai dans une prairie un peu à l'écart, que nous utilisons peu, car elle présentait peu de graminées pour beaucoup de plantes à fleurs et autres « mauvaises herbes ». Elle ne travailla pas cet été-là : je la laissai vivre une belle saison au calme, en compagnie de sa pouliche, et lui rendis visite une à deux fois par semaine. À la fin de l'été, voulant la changer de pâturage, je l'observai plus attentivement. Quelle ne fut pas ma stupeur de découvrir que ses deux yeux étaient redevenus clairs et semblaient parfaitement voir... J'appelai mon vétérinaire pour lui annoncer la nouvelle : ne voulant pas me croire, il vint examiner Sismique, qui avait guéri sans le moindre soin humain. J'avais bien observé, lors de mes visites, qu'elle ingérait des plantes que je croyais impropres à la consommation du cheval, mais je pense que c'était plus complexe que cela : Sismique se soignait.

\*

En 2005 j'habitais dans la Drôme, à Piégros-la-Clastre, en face des Trois Becs. La longère faisait face à une toute petite vallée, sorte de cuvette ayant pour fourrure un doux pelage vert, et j'avais fragmenté cette combe en trois belles prairies, avec en partage un petit étang bordé de jolis roseaux à plumes.

Chaque prairie avait quelques arbres fruitiers qui permettaient aux chevaux de se mettre à couvert aux heures les plus chaudes de la journée. À cette époque, mon troupeau n'était constitué que de 3 chevaux : Darwin, Sismique et Bouboule, un jeune étalon de pure race espagnole que j'avais récupéré lorsqu'il avait 8 mois et qui avait alors 4 ans.

Sismique s'amouracha violemment de Bouboule, si bien qu'à l'instar d'une voiture bélier, elle força la clôture électrique pour rejoindre son presque voisin, le séduisant jeune bai, aplatissant les fils du pauvre Darwin au passage. La cour fut de très courte durée et je fus réveillée en sursaut par les cris de jouissance (très porcins) qui s'élevaient de la combe enchantée. Encore en pyjama, je me retrouvai donc à courser les amoureux, sorte de chaperon déficient auquel deux jeunes en pleine puberté auraient échappé.

Bouboule vint rapidement me retrouver, tandis que Sismique prit la clé des champs. J'enfermai le pauvre étalon, coupé en plein élan, dans un garage garni de foin avant de me ruer à la poursuite de l'évadée. N'ayant aucune envie de se laisser attraper, Sismique adopta la technique de la fuite intermittente, un classique des chevaux fugitifs qui consiste à garder au minimum 10m de distance avec l'humain, sans s'affoler outre mesure. La fugueuse broutait juste hors de ma portée et au moindre signe de déplacement de ma part, s'enfuyait au petit trot pour esquiver toute velléité de capture. Furieuse et tout aussi butée, j'arrachais les herbes des bords de chemin.

Cette comédie dura 7h. Du milieu de la nuit à 9h du matin, je marchai un nombre conséquent de kilomètres pieds nus dans mes grosses chaussures, ce qui me valut quelques cloques bien distribuées. J'avais froid et j'avais totalement perdu toute notion du temps. Ce fut une expérience initiatique. Mon regard restait pointé sur la rebelle, que je suivais sans chercher à me repérer dans l'espace. Je me rappelle m'être assise un instant contre un arbre chenu avant de sombrer dans un sommeil furtif, et m'être réveillée le cœur battant, comme en plein cauchemar. Sismique était encore là, broutant tout en me surveillant d'un œil lui-même endormi.

Le soleil se leva avec l'étrangeté des nuits blanches. Dans sa chaleur bientôt écrasante, j'eus si soif que je finis par boire dans une flaque malpropre. Soudain, Sismique fit demi-tour et revint vers moi. Épuisée, je caressai son long visage, passai la corde que je portais en ceinture depuis plusieurs heures autour de son encolure, me hissai sur son dos et la laissai m'emmenner.

Elle n'avait pas perdu le nord : elle me ramena par un chemin direct, traversant en diagonale quelques champs (c'est avec beaucoup de retard que je prie les agriculteurs dont nous avons saccagé les plants de nous excuser), marchant sans trébucher sur quelques chemins creux, jusqu'à rejoindre les pâtures qu'elle connaissait. Je l'attachai à un anneau de pansage, délivrai Bouboule qui tournait en rond dans son garage tel un tigre en cage, puis entrepris, une bouteille d'eau à la main, de remonter les parcs saccagés. Darwin, parti musarder dans les prairies des deux autres, me regardait l'air étonné. Il me suivit avec beaucoup de curiosité dans tous mes allers-retours, essayant sans doute de comprendre pourquoi, dans mon état d'hébétude, je m'entêtais à reconstruire des parcs qu'il n'avait pas quittés. Bouboule et Sismique dormaient à l'attache grâce à cette faculté précieuse qu'ont les chevaux de bloquer leur rotule pour dormir debout. Au bout d'une demi-douzaine de mois, Sismique se mit à prendre du poids. Leur seule conversation charnelle avait porté ses fruits. J'avais entre temps déménagé vers la Belgique où j'étais accueillie dans un centre équestre atypique, qui pratiquait surtout l'hippothérapie.

Onze mois passèrent et toujours rien. N'ayant pas fait d'échographie, je me dis que Sismique simulait, qu'elle avait juste pris du poids, et la laissai à nouveau passer les nuits au box plutôt qu'au pré, puisque nous n'avions plus besoin de la place nécessaire au poulinage. Un soir de fête, après une beuverie mémorable chez des amis bruxellois, je restai dormir chez eux pour ne pas prendre la route dans l'état d'éthylisme avancé qui était le mien. À mon réveil, je découvrais avec désarroi que j'avais fait pipi au lit. J'avais 25 ans et cela devait bien faire 20 ans qu'une telle humiliation ne m'était pas arrivée. Je m'excusai platement auprès de mes amis et mis le cap sur le centre équestre, à Ramillies. En arrivant, le palefrenier m'enguirlanda, disant que j'aurais pu le prévenir que ma jument était pleine. C'est en atteignant le box de Sismique que je compris sa colère. Un grand poulain alezan, arborant une grande liste blanche, tentait avec ses jeunes mais déjà vigoureuses forces de regarder au-dessus de la porte. Je lui ouvris avec un « oh » d'attendrissement, mais aussi de déception, car je n'aime pas trop la robe alezane ni les grandes listes. Le petit mâle s'approcha de moi, enfouit son petit nez rose dans mon pull en laine et... croqua allègrement dans mon sein.

Toxic était né. Avec presque deux mois de retard et deux petites incisives très mignonnes.

Cette fuite urinaire marqua le début d'un étrange lien entre Sismique et moi : chacune de ses mises bas fut précédée d'un rêve où il était question de noyades, de tsunamis, d'eaux devenues incontrôlables. Mon petit copain de l'époque ne me croyait pas, mais lors de la naissance du petit dernier, Bisquick, force lui fut de constater qu'au matin, je savais qu'un poulain était né sans même l'avoir vu.

Si nous avons fini par nous trouver, Sismique et moi, elle n'a cependant jamais apprécié les spectacles. L'excitation et la présence de nombreux spectateurs lui ont toujours fait peur. Elle n'a jamais non plus aimé me porter en voltige, avec ou sans chabraque. Le travail lui semblait fastidieux et elle développait tout un tas de stratégies pour éviter de s'y soumettre.

Elle aimait bien porter des personnes non-valides : la période où je la vis la plus heureuse (en dehors d'aujourd'hui, où elle ne fait que vivre sa vie, brouter, jouer, tenir compagnie à Bouboule et élever Bisquick), fut celle où elle accompagnait un groupe d'adultes psychotiques, pour certains très lourds, pour d'autres très bruyants, qui faisaient ressortir chez elle cette attention particulière qu'elle a toujours eue pour les plus vulnérables.

Notre connivence est donc ailleurs que dans le spectacle : Sismique me « dit » quand elle va mettre bas. Malgré sa réserve à mon égard, nous avons un lien spirituel particulier, une forme de « thélépathie » que je ne peux m'expliquer rationnellement. Au contraire, lors de leurs derniers

poulinages, Buñuel et Babouchka ont préféré attendre que je m'absente pour pouliner au calme, dans nos vastes prairies peuplées de petits recoins intimes et protégés, sans que je tournicote, inquiète, autour d'elles.

\*

Un autre phénomène de « télépathie » eut lieu avec Bouboule, mon double, ma moitié, mon alter ego et mon cheval de tête, comme on dit dans le jargon, à la fois danseur-étoile, clown et patriarche du grand troupeau qui galope et hennit à Cormatin.

Tyr al Luore – c'est le nom qu'il avait reçu de sa naisseuse – naquit en 2001 d'un étalon, propriété de Sue Oliveira, la belle-fille de Nuño Oliveira. Notre rencontre fut fortuite. En 2001, j'avais suivi un stage donné par Sue Oliveira en tant qu'auditrice libre. Dans un imposant manège glacial, la grande dame donnait leçon sur leçon à une myriade d'aficionados du dressage de légèreté\*. J'assistais aux cours sans y prendre part.

Un jour, pour réchauffer mes pieds congelés, je fis un petit tour dans les écuries et, dans un recoin sombre, trouvai un petit trésor : deux poulains se tenaient compagnie dans un box. Plus exactement, une très jolie pouliche aux grands cils recourbés et un petit avorton bai, affublé d'un gros bandage montant jusqu'au jarret.

Je m'enquis de leur identité et des mésaventures du petit mâle. Ils étaient frère et sœur du même père, un jeune étalon prometteur qui appartenait à Sue Oliveira, et le petit mâle était récemment tombé dans un trou. Il s'était déchiré le tendon fléchisseur superficiel, mais aussi le profond. Comme le pronostic était très mauvais (le vétérinaire pensait en somme qu'il resterait handicapé), il avait été décidé de l'euthanasier. L'idée que ce bébé plein de vie fût sacrifié sur l'autel de la performance me retourna l'estomac. Je leur proposai donc de récupérer le poulain afin de leur éviter le prix de l'injection létale.

Tyr Al Luore, que je renommais Funambule, arriva donc chez nous en janvier 2002. Il faisait peine à voir lorsqu'il se déplaçait, mais il était plein de vigueur et d'inventivité. Je me mis à la place de ce bébé déraciné et me dis que le jeu serait sans doute le meilleur moyen de le garder en forme. Comme je courrais devant lui pour l'inciter à me suivre, il sautillait sur trois jambes, posant son postérieur gauche parfois dans le bon sens, parfois sur le boulet. Avec l'aide de mon vétérinaire de l'époque, nous lui confectionnâmes une attelle maintenant son pied dans le bon axe. Son poil s'usait au frottement de celle-ci, mais le poulain, très sollicité (sa guérison était devenue mon obsession) mettait de plus en plus de poids sur son postérieur gauche.

Je lui appris alors le pas espagnol, un air fantaisie\* utilisé, selon la légende, par les troupes espagnoles afin d'effrayer, voire de blesser les fantassins et les cavaliers adverses. On raconte que la course à l'armement avait même mené certains cavaliers à demander aux maréchaux-ferrants de concevoir des fers possédant un éperon acéré sur l'avant. Sorte de pas de l'oie du cheval, cet air consiste à marcher en élevant et en tendant exagérément l'antérieur vers l'avant.

Pour l'enseigner aux chevaux, on leur demande d'abord de faire une jambette, mouvement très commun dans le vocabulaire des étalons, qui consiste à jeter un antérieur vers l'avant. Souvent, deux chevaux qui se reniflent le nez et qui souhaitent faire de l'épate balancent un coup de pied vers l'avant, accompagné d'un cri strident. La subtilité du pas espagnol est que l'on va demander au cheval de le faire à *chaque foulée*, ce qui donne un pas diagonalisé puisque le cheval, pour arriver à se déplacer vers l'avant, doit simultanément avancer le postérieur opposé à l'antérieur levé. Ce qui veut dire que malgré la lenteur de son allure, il fait reposer tout son poids sur deux membres.

Cet exercice fut salvateur pour Funambule, qui progressa très rapidement tant dans l'acquisition de cet air compliqué que dans la rééducation de son membre lésé. En fait, en moins de 6 mois, il

n'avait plus de séquelle apparente, si ce n'est un gros bourrelet cicatriciel. Mais surtout, il avait appris à apprendre. Funambule, mon premier poulain, m'apprit donc que l'on peut enseigner une somme presque infinie de choses à un équidé sans monter sur son dos. C'est mon manque d'imagination qui mit une limite à son apprentissage.

Funambule devint très rapidement Bouboule, car il était si cabotin et si impertinent que je le menaçais avec une certaine régularité de lui couper les « *bouboules* ». Ce surnom ridicule, qui freinait un peu son narcissisme galopant, devint son nom usuel. Bouboule sait dire oui et non, cabrer, se coucher, s'asseoir, faire la cabriole, faire le flehmen\*, saluer à la reine, faire la révérence, tirer la langue et même avoir des érections à la demande... Mais c'est surtout son intelligence très vive qui le caractérise.

Poulain, il avait une folle passion pour Darvin, son aîné. Or, je gardais en pension un cheval lusitanien du nom de Fuego et ce dernier avait pris en grippe le petit Funambule, malicieux et turbulent. Ils partageaient un paddock, mais je les laissais aussi souvent que possible en liberté dans la carrière, avec divers jouets.

Un jour, Bouboule ramassa un sac de grain vide, histoire de s'amuser un peu. Surpris par la taille et le bruit de cet objet, il se mit en mouvement, tenant entre ses lèvres le fantôme blanc et bruisant qui l'apaurait. Effrayé, il se mit à courir en direction de Darvin, ce qui terrorisa Fuego et permit au petit poulain d'accéder à sa place favorite, à côté du chef.

\*

Les chevaux sont des animaux du présent, leur légendaire « *stupidité* » est même liée à cette caractéristique. En effet, s'ils ont une mémoire extraordinaire, ils ont beaucoup de mal à se projeter dans le futur. L'expectative est l'apanage des prédateurs. En effet, lorsque votre nutrition dépend uniquement de votre capacité à élaborer des plans pour attraper des proies, la notion de lendemain devient essentielle. Les proies (les herbivores) dépendent surtout de leur capacité à apprendre de leurs erreurs, de former des groupes forts afin de faire face aux prédateurs, et de la lecture fine des éléments les entourant, que ce soit les émotions de leurs congénères ou les mouvements de leur environnement. Les chevaux ont donc du mal à évaluer les conséquences de leurs actes. Les relations de cause à effet que sous-tendent des projections mentales ne sont pas leur fort, mais... la porosité, l'infusion, l'influence d'une relation complexe avec un autre être doué de ces capacités peut amener l'équidé à dépasser ses limites.

Ainsi Bouboule devint-il un cheval capable de faire des plans. La plupart du temps, il retient la conséquence d'un évènement et tente de le reproduire, mais il va jusqu'à organiser des expériences de pensée. Pour le cas du sac de grain, j'ai une vidéo de lui en train de ramasser l'objet, l'utilisant comme repoussoir pour chasser Fuego et se prélasser auprès de l'idole chevaline de sa jeunesse. De la même manière, il comprit qu'il pouvait infléchir le jugement des humains par le biais d'un comportement drôle ou mignon.

Quand je lui appris à s'asseoir, je travaillais à mi-temps dans une clinique vétérinaire en Normandie. Ce vétérinaire, qui m'apprit tout ce que je sais du bauchérisme\*, fut un vrai maître pour moi. Il m'hébergeait, logeait mes chevaux, me formait et, en échange, je lui filais un coup de main comme infirmière vétérinaire dans sa clinique équine, spécialisée en gynécologie.

Bouboule me voyait passer de longues heures à courir dans tous les sens, sans prendre grand soin de lui. Lorsque je lui appris à s'asseoir, il utilisa cette nouvelle compétence pour quémander mon attention et bien sûr, il eut ce qu'il voulait. Lorsque je passais devant son box et que je le voyais assis là, attendant bien sagement dans l'espoir que je prenne une minute de mon temps pour venir le féliciter, je ne pouvais résister à ce tableau aussi désopilant qu'attendrissant. Il utilise aussi parfois (à mon corps défendant) le fait qu'il sache tirer la langue. En spectacle, il me tire la langue pour me

tourner en dérision si je lui demande un autre exercice, ce qui fait en général éclater de rire le public... d'autant que Bouboule maîtrise à merveille le comique de répétition.

Un jour que des journalistes télé étaient venus nous interviewer au haras de Cluny, je voulus montrer le numéro de liberté sur lequel je travaillais avec lui. Courant à mes côtés, il faisait mine de m'attaquer et montrait, dans une chorégraphie précise, toute l'étendue de ses clowneries. Je terminais le numéro en sautant par-dessus le bord de la piste suivie de Bouboule, comme si nous allions continuer nos jeux dans un autre monde.

Tout à mon affaire de paraître sympathique et facile à vivre auprès des journalistes, je n'avais pas bien fermé le cercle de la piste gonflable. Le tournage débuta. Bouboule joua parfaitement jusqu'au final, où il me suivit avec son enthousiasme habituel, faisant mine de me croquer les fesses, mais refusa le saut. À l'arrêt, il renifla d'un air très dramatique le bord de la piste, fit demi-tour et sortit par la porte pour venir se placer à côté de moi, avec un air supérieur qui semblait signifier : « *ma pauvre fille, pas la peine de faire tous ces efforts, la porte était ouverte* ».

Nous avons toujours joué une comédie complice où les notions d'autorité et de dominance sont remises en question. La dominance est un concept différent de la domination, c'est un terme qui recouvre les rapports hiérarchiques qu'entretiennent les individus entrés en relation. La dominance désigne toute différenciation stable des attitudes interindividuelles souvent formée à la suite d'un combat, dans le cadre équin plutôt inscrit au travers d'une forme de dressage .

Bouboule accepte ou non de répondre à mes demandes, qu'il comprend toujours parfaitement. Il prend des initiatives, me surprend, se pavane devant le public et semble adorer prouver qu'il a plus de jugeote que moi sans pour autant me faire faux bond. C'est un danseur étoile capable de suivre un rythme à la perfection. Je sais qu'il est, encore aujourd'hui, la star de la plupart de mes spectacles. Il a ce charisme inexplicable, cette souplesse émotive, cette force du présent.

Il trouve encore, après 17 ans de vie commune, de nouvelles façons de me surprendre. Cet été, il est à deux reprises sorti tranquillement de la piste pour reprendre sa place à l'attache. Facétie étonnante, car en spectacle, il est très souvent accompagné de Babouchka, qu'il ne connaît pas (bibliquement), mais qui lui plaît pas mal au vu de la cour très expressive qu'il lui fait en dehors des représentations.

\*

En 2006, lors d'une autre de mes frasques festives à Bruxelles, je me réveillai à trois heures du matin, certaine qu'un malheur était arrivé à Bouboule. Je sautai dans ma voiture et parcourus les 50km qui me séparaient de sa prairie dans un état de stupeur avancée, avant de découvrir sa prairie vide. Je le savais sans le savoir, mais face au fait accompli, je ne voulais pas le croire. Je refis 3 ou 4 fois le tour du pré, dans l'espoir de le trouver endormi dans un coin. Il n'était pas là.

J'appelai les gendarmes, qui me rirent au nez avant de daigner se déplacer, vers 8h du matin, plus dans l'espoir de calmer mes récriminations hystériques que pour mener une véritable enquête. Bouboule avait disparu alors que son pré était juste en face de la prairie du club dans laquelle pas moins de 12 juments et une dizaine de hongres dormaient paisiblement. Nous lançâmes une chaîne sur internet. Ce n'étaient que les balbutiements de cette affaire, mais l'étrangeté du cas nous valut beaucoup de soutien. J'entamai aussi le tour des abattoirs de Belgique, qui dédie en général un jour par semaine aux chevaux.

Ce furent deux jours horribles. Je me résignais petit à petit à l'idée de ne plus jamais le revoir. Je voyais chaque matin des chevaux auxquels on allait prendre la vie, certains jeunes, en excellente santé, la robe luisante et les yeux pâles d'effroi, d'autres blanchis sous le harnais, épuisés et résignés. J'aurais voulu tous les sortir de là, les emmener, mais fort égoïstement, je préférais continuer de chercher mon cheval.

Une très gentille dame, spécialisée en communication intuitive, me dit que Bouboule « *allait bien* », qu'il était dans un lieu couvert, dans un box, avec des barreaux, qu'il n'était pas effrayé et qu'il m'attendait. C'était vrai.

La radio finit par passer un communiqué sur la disparition du jeune étalon et deux dénonciations anonymes me mirent sur la trace de mon cheval. Je débarquai dans le village indiqué où je le retrouvai, l'embarquai sans commentaire et envoyai la police constater. Celle-ci acheva d'être décevante : l'affaire n'eut aucune suite, car sous leurs conseils, je n'avais déposé qu'une main courante. Mais je m'en fichais bien, j'avais retrouvé Bouboule et cela seul importait.

Je me sens particulièrement liée à lui et je l'aime d'un amour intact malgré tant d'années de vie commune. L'amour que je porte à mes chevaux n'est pas d'un autre ordre que celui que je porte à mes proches. C'est la même émotion et quand je vois Bouboule arriver du fond de son pré pour me saluer, j'ai souvent le ventre plein de papillons tandis qu'une grande chaleur se diffuse dans mon thorax. Je pense que je suis amoureuse de lui... Je n'ai pas de désir sexuel à son égard, mais je suis amoureuse de lui et souvent, quand je le panse, il pose la tête sur mon épaule ou contre mon visage et nous restons immobiles, emplis de nous-mêmes et du bonheur que cela nous procure. Faisons-nous l'amour ? Je ne sais pas, mais ce que je sais, c'est que cette union sans aucune arrière-pensée ressemble à ce que je peux ressentir dans l'amour.

## La Maladie et la Mort

Ma scolarité fut truffée de séjours plus ou moins longs dans différents hôpitaux.

Vers mes 8 ans, tandis que je faisais la lecture à mes camarades sur notre « tapis magique », dit « tapis de l'écoute et de l'imagination », je fus prise d'une irréprouvable nausée, vomis et m'évanouis. On m'emmena à l'hôpital et me diagnostiqua une appendicite. Je fus opérée sur le champ.

Dès mon retour à l'école, un autre évanouissement me ramena aux urgences. L'opération avait été mal pratiquée et l'infection avait donc évolué vers une péritonite. La poche infectieuse cachée dans mon abdomen avait littéralement explosé. Mon pronostic vital était engagé, comme on dit.

Je passai plusieurs mois à l'hôpital. J'ai le souvenir d'un lieu gris, gris sombre. Je montais sur la cuvette des toilettes pour mieux voir le ciel au travers d'une fenêtre grillagée. Je me promenais dans les couloirs de cette maison de santé, traînant une potence d'où pendaient les poches à pus et autres baxters de sérum. Deux drains partaient de mon ventre, un autre sortait de mon nez. Je sais qu'à mon réveil, après l'anesthésie, j'avais tenté de me débarrasser de ce tuyau qui obstruait ma narine droite avant d'être prise de nausées immondes et douloureuses qui me firent perdre à nouveau connaissance.

Je m'ennuyais terriblement. Le temps faisait du sur place, tout prenait la texture sirupeuse et collante du cauchemar. J'avais beau dormir, tenter de m'échapper par le rêve, je finis par avoir l'intime conviction que je passerais le reste de mon existence dans ces mornes couloirs jaunâtres éclairés au néon.

Je m'étais liée d'amitié avec une petite pestiférée enfermée dans une cage de verre. En quarantaine du fait d'une quelconque maladie contagieuse, elle était ma seule amie dans cet antre de la douleur. Nous communiquions par la vitre, ce qui me semblait du plus haut comique, mais il ne fallait pas trop rire, car cela me faisait très mal au ventre. Ma maman était souvent là, mais elle semblait si triste que sa présence m'était presque douloureuse.

Un beau jour, je pus rentrer chez moi, mais mon apprentissage était loin de toucher à sa fin. J'en saurais bientôt plus sur le monde inhospitalier de l'hôpital, de retour en clinique pour une opération bénigne : je souffrais d'une hernie inguinale, un bout de mon intestin venant saillir juste sous la peau, près de l'aîne. Sur place, j'étais fière de ne pas avoir peur, de pouvoir me représenter sans exagération enfantine ce monde hors du monde qu'est celui de la « santé ». Cet hôpital-là était plein de couleurs et le personnel soignant était très gentil, très attentif. Ma maman dormit avec moi et je pus repartir dès le lendemain.

\*

Cette proximité avec le milieu médical eut quelque chose d'initiatique : j'avais fréquenté la douleur, voire la mort, et j'avais été épargnée. Je me sentais puissante.

Ce sentiment de complicité avec la douleur, de connivence avec la mort, fut récurrent dans ma jeunesse. Il m'apprit la témérité, l'art de ne pas avoir peur de la mort ou, pire (mieux ?), de la braver. J'étais une tête brûlée, toujours partante pour les aventures les plus effrayantes, pour les défis les plus inconsidérés.

Quand on a connu les aléas de la douleur, tomber d'un cheval semble être un risque maîtrisable. Le principe du lâcher-prise devient évident. On acquiert la certitude que la mort, l'accident, les plaies surviennent, que l'on s'en prémunisse ou non.

À treize ans, je dus porter du matériel chirurgical dans mon coude pendant un an, car une chute à l'obstacle m'avait broyé le bras. Quand on me retira les broches, l'une des pièces était tellement

enchâssée dans l'os que l'orthopédiste décida de l'y laisser. Cette petite pièce métallique, infime segment d'étrangeté, est aujourd'hui mienne et fait sonner les portiques trop sensibles de certains aéroports. Je perdis quelques degrés d'ouverture de mon bras gauche, mais gagnai un beau-père, car c'est pendant cette longue période d'hospitalisation que j'eus le loisir de faire connaissance avec l'amoureux de ma maman, qui vint me tenir compagnie et me rendre le sourire lors de ces interminables journées qui n'étaient que vide et enfermement.

J'en gardai aussi une large cicatrice sur le bras, une trace que le système de santé me proposa de faire disparaître. Or, brave petite adolescente, je choisis de l'arborer comme un drapeau. Je suis encore cette femme fière de son histoire personnelle, je voulais et veux toujours regarder en face mes échecs et mes ratés, garder le souvenir vivant des obstacles surmontés.

\*

En 1995, je suis morte.

Pas de tunnel, aucun sentiment de quitter mon corps : je m'éteignis simplement comme une chandelle dans le vent. Ma vie fut soufflée, mais ses braises étaient assez vives pour que le feu reprenne.

J'étais partie au ski avec l'école. C'était déjà mon troisième séjour avec ces accompagnateurs, mes amis proches et tout un tas de garçons qui me plaisaient beaucoup. Pour le Mardi gras, j'avais aidé mon amie Alexandra à coller sur des ailes en carton un bon millier de plastiques protecteurs, bandes collantes des enveloppes qu'elle rédigeait pour se faire de l'argent de poche. Elle faisait un ange très intéressant, très plastique. Quant à moi, j'incarnais le personnage du film *The Crow* : visage grimpé de blanc, lèvres noircies, yeux charbonneux, vêtements noirs et lacérés. Nous jouions, sans vraiment l'avoir conscientisé, le jeu des contraires, elle en ange évanescant à la blondeur de lait, moi en ombre méphistophélique, arborant un dégradé de noirs inquiétant.

Ce soir-là, nous avions droit à une boum, une fête qui s'étendrait jusqu'à 1h du matin et se terminerait par des slows. Tous costumés, nous engloutîmes notre repas, débarrassâmes les tables, et la musique fut lancée. Je piaffais d'impatience, gonflée à bloc. En une demi-heure, je devins un véritable agent du chaos.

Je voulus alors sauter sur une table pour danser dessus, mais la table, dotée d'un seul pied, se déroba et tomba, je perdis l'équilibre et vint m'écraser la gorge sur la tranche du plateau. Je perçus un craquement liquide immédiatement suivi d'une sensation de suffocation. Je m'étais brisé le larynx. Plus exactement, ma cage laryngée s'était écrasée, et en s'aplatissant, elle avait lésé les parois de ma gorge. Ma trachée-artère était en miettes et du sang coulait dans mes bronches.

Je n'ai aucun souvenir de mon déplacement vers le hall. Je me rappelle m'être agenouillée pour cracher autant de sang que possible, car dès que j'essayais de déglutir, je suffoquais. Je disais et redisais « *c'est cassé* » d'une voix noyée de sang et de mucus. Ce qu'il fallait, c'était une trachéotomie, mais personne ne prit la responsabilité d'ajouter de l'hémoglobine à ce carnage, ou peut-être que personne ne le savait. Pris de panique, le personnel encadrant appela le médecin, qui mit 20 minutes à arriver. Il ne prit pas, lui non plus, la décision de me trachéotomiser : il m'injecta de l'atropine pour soutenir mon cœur et appela une ambulance, jugeant mon état trop fragile pour un transport en hélicoptère. L'hémorragie et l'air qui s'infiltrait dans l'ensemble de ma cage thoracique auraient effectivement fait très mauvais ménage avec la dépressurisation.

L'ambulance mit du temps à arriver. Ma détresse respiratoire s'amplifiait et surtout, les ambulanciers ne comprenaient pas mes gestes désordonnés, mon refus d'être sanglée sur le dos pour ne pas suffoquer. Il fallait que je puisse respirer, mais ils finirent par venir à bout de mes faibles forces et m'attachèrent sur le dos. J'avais perdu la bataille. J'étais perdue.

Les yeux pleins de larmes, dans une absence totale de douleur, je sentis chacun de mes sens s'éteindre. Je n'avais pas mal et ne sentis bientôt plus rien, ni le froid de la civière, ni les cahots de la route, ni le goût ni l'odeur du sang, puis ce fut la sirène qui devint de plus en plus lointaine et liquide et mon champ visuel se peupla de taches noires, informes et terrifiantes. Peut-être que tout survint simultanément, je ne sais plus, mais je sais que je fus plongée dans le rien, comme une conscience désincarnée, jusqu'à ce que même cet embryon de pensée disparaisse.

Je refis surface dans un lit d'hôpital, l'air m'arrivant à nouveau, mais d'une étrange façon, dans la douleur. J'ai un souvenir confus des 36 heures que mit ma maman pour me rejoindre, le sort s'acharnant contre elle, puisqu'une grève des aiguilleurs du ciel la força à atterrir en Suisse pour poursuivre son périple en voiture.

Les soins étaient douloureux. Pour nettoyer la canule de la trachéotomie, les infirmières retiraient entièrement le dispositif, ce qui avait pour conséquence de rouvrir les plaies internes à ma gorge. Je les accueillais avec des borborygmes courroucés et leur jetais les objets que j'avais à portée de main. Toute communication était impossible, puisque je ne pouvais émettre aucun son intelligible et l'italien ne fait pas partie des langues que je maîtrise. Quant aux infirmières, elles semblaient démunies face à mon état de douleur et de détresse.

De plus, dans cet hôpital, les soins ORL étaient dans le même secteur que la chirurgie réparatrice. À ma sortie des soins intensifs, j'avais donc rejoint une chambre de six femmes qui s'étaient fait refaire le nez ou les seins, ainsi qu'une patiente qui s'était fait charcuter le visage pour une raison inconnue. Elles ne semblaient pas vraiment souffrir et caquetaient entre elles ou bien avec leur famille à longueur de journée.

Comme il n'y a pas de « nursing » en Italie, ce sont les proches des patients qui lavent, donnent à manger et s'occupent en grande partie du confort des personnes hospitalisées. En résumé, j'étais dans un lieu inhospitalier et bruyant, une maison de douleur dont la seule issue se trouvait dans le sommeil.

Quand ma mère arriva, j'avais encore du maquillage sur le visage et du sang dans les cheveux, et je comatais 20 heures sur 24 pour m'abstraire de cette chambre d'hôpital surpeuplée. Comme l'air que j'avais avalé par ma trachée ajourée s'était répandu sous ma peau, je n'avais plus de cou, mais une sorte de saucisse verdâtre et violacée qui joignait mes épaules à ma tête. J'avais le visage tuméfié, gonflé, douloureux, et mes yeux s'ouvraient à peine en de minces croissants bouffis, si bien que j'aurais pu jouer dans le premier film de zombies venu. Je sus alors combien l'instinct de vie était puissant. Malgré la douleur, malgré les échecs, j'étais bien décidée à vivre et même à retrouver une voix.

Après un retour en Belgique par avion sanitaire, on plaça dans ma gorge un tube afin de reformater ma cage laryngée, ce qui maintint mes cordes vocales séparées pendant 6 mois. Je fus donc comme muette pendant la moitié d'une année. Cette longue période de silence fut très intense pour l'adolescente de 15 ans pleine de feu, de révolte et d'énergie que j'étais alors. Avec la sœur de ma meilleure amie, qui est sourde, nous communiquions par LPC (langage parlé complété, une langue des signes où le positionnement de la main facilite la lecture labiale), mais malgré tout, il me fallut surtout apprendre à me taire.

\*

Se taire, c'est aussi disparaître de l'espace mental de ses fréquentations, trouver un repli qui permet d'observer les interactions, les liens, les mots et les gestes des autres en se faisant oublier d'eux. Cette période de furtivité, je la vécus comme un noviciat. J'appris à me taire, j'appris à avoir de grands soliloques internes. J'appris à freiner mes réactions. Je suis encore impulsive, mais j'appris le silence et l'invisibilité. J'appris à observer mes interlocuteurs.

Lorsqu'on prend part à la conversation, on observe celui qui parle, on se prépare à répondre. Quand on est muet, on peut regarder sans être vu et sans s'apprêter à répondre, on peut contempler, dans le visage et dans le corps des allocutaires, le cheminement du sens et l'élaboration de la répartie. Il m'arrivait parfois de rire avant même que quelqu'un n'ait lâché un bon mot, ou de prévoir le moment où tel contradicteur prendrait la mouche et quitterait l'escarmouche avant de perdre la face. Cette période m'apprit beaucoup sur moi-même, mais aussi sur les autres, sur les rapports de domination dans le langage et dans les corps. Ce fut aussi intéressant que frustrant. J'eus le sentiment d'être invisible, d'avoir perdu substance, de m'être diluée dans le décor. Seuls les animaux me percevaient parfaitement.

Et même si je fus pour une grande partie de ma convalescence tenue à l'écart des chevaux, poussière et trachéotomie ne faisant pas bon ménage, leur rare fréquentation fut un baume pour mon cœur esseulé. Eux seuls avaient cette attention particulière pour mon silence contraint et pour ma souffrance muette. Ils me regardaient, faisaient attention à mon besoin d'attention et se montraient prévenants. Surtout, nous n'avions pas besoin de mots pour communiquer.

Cet épisode me conforta dans l'idée que les chevaux sont mon centre, une base de construction. Ce sont des interlocuteurs de choix, car leur conversation s'adapte à chaque état émotionnel, aux nécessités de l'autre. Ils désenclavent et *montrent* à ceux qui sont suffisamment attentifs à quel point les processus de domination, fondés sur une peur irrationnelle de la vraie rencontre, sont vains. Dotés de caractères et de trajectoires de vie uniques, ils ont aussi développé (peut-être du fait de leur captivité et de leur interaction avec notre espèce) cette manière de faire, cette attention à l'autre, cette recherche du lieu de rencontre.

## Paysages

Les animaux ont une conscience et des émotions. Ils peuvent apprendre des raisonnements complexes, faire preuve de créativité et surtout, aussi improbable que cela puisse paraître, ils aiment interagir avec les humains.

Dans le cadre idyllique où nous nous sommes installés, les renards, les ragondins, les moineaux et les mésanges, les petits troglodytes, le couple de pics huppés, les buses variables, les deux cigognes, les hérons, les aigrettes blanches, les canards colvert et même les chevreuils et les sangliers (que les chasseurs traquent impitoyablement, comme les renards) font comme chez eux..

Dans notre coquille de noix qui résonne de pluie, qui vibre de soleil, ouverte aux quatre vents, nous faisons partie du paysage. Et les animaux, certains du moins, ont compris que nous ne sommes pas dans la posture du prédateur. Cette année, la renarde a donné naissance à 4 petits, dont deux ont élu domicile dans la prairie de Bouboule, Sismique et Bisquick. Je les croise souvent et n'ai pas l'impression qu'ils me prennent pour un danger. Leur maman nous a laissés les regarder jouer tous ensemble à l'orée de l'été. Même quand je suis à moins de 20 mètres d'eux, ils ne font que passer tranquillement leur chemin. Pour moi, ils font vraiment partie de ma vie. J'ai pu observer avec joie la croissance et le changement de pelage des deux renardeaux, l'un restant fauve presque beige tandis que l'autre roussissait franchement. Fauvet a moins peur de moi que Roupignole.

\*

Il y a deux ans, nous eûmes un retour de spectacle très agité : Cynique était tombé dans le camion, et il fallut deux heures pour le sortir de là. Ce fut une expérience traumatisante, mais apparemment, plus pour moi que pour lui, car il remonta dans le camion sans la moindre hésitation. À la fin de ce trajet cauchemardesque, quand j'eus rendu à leur prairie les quatre chevaux témoins et indirectement victimes de l'accident, je remerciais les amis qui m'avaient permis de sauver Cynique. Le paysage et ses habitants vinrent en consolation : un bébé ragondin, puis un second sortirent de la haie qui ceinture notre terrain et se laissèrent même caresser avant qu'un de leurs parents ne les rappelle d'un sifflement aigu, semblant dire : « *les enfants, ne vous laissez pas toucher par les humains, ils sont pleins de la maladie de la mort* ». Ils disparurent alors, mais j'ai encore au bout des doigts la sensation de leur pelage à la fois dense et doux. Magie de l'instant. Beauté éphémère.

Les grandes cigognes me laissent aussi approcher quand je vais chercher les chevaux. Elles sont même parfois si occupées à chasser les batraciens et les petits rongeurs qu'elles ne me suivent même pas du regard. Souvent, quand j'arpente cette campagne, je vis un sentiment de complétude, d'appartenance à mille lieues de tout patriotisme. Je n'ai pas l'impression que ce lieu m'appartient, mais plutôt que je lui appartiens. Ma présence est la bienvenue, à égalité avec celles de tous les autres habitants, ni plus ni moins.

J'ai bien conscience d'être une des dernières arrivées, de m'être installée dans un écosystème qui fonctionnait parfaitement sans moi et qui perdurera (je l'espère) bien après ma disparition. J'ai conscience aussi que ma présence, bien que je l'espère attentive et non invasive, a parfois eu des conséquences délétères. Ainsi nos chats (4 chattes et 2 chats, tous stérilisés) sont-ils de terribles prédateurs qui n'auraient certainement pas élu domicile dans cette campagne sans ma présence. Je me sens un peu coupable lorsqu'ils m'amènent leurs trophées et que je constate le carnage.

Les chevaux, eux, perturbent moins l'écosystème. Leur crottin est un lieu de villégiature pour bon nombre d'insectes qui font le délice des petits oiseaux, des hérissons et autres sorcidés insectivores. Depuis que mes chevaux sont toute l'année dans les près, en compagnie des vaches, l'agriculteur

bienveillant qui nous loue tout cet espace ne traite plus ses prairies, aujourd'hui semées de plantes qui n'y poussaient pas auparavant. J'y observe une plus grande diversité, non seulement de la flore mais aussi de la faune qui l'accompagne.

\*

De plus en plus attentive au vivant, je m'intéresse aux plantes sauvages comestibles et j'ai découvert au travers de cette activité combien l'exercice de la cueillette était bon pour la santé, tant physique que mentale. Ce processus de discrimination fine des plantes me plonge dans un état où la détente se mêle à la concentration.

Le Terrain des Nomades, qui commençait à servir de décharge, son paysage, ses arbres, ses plantes, ses animaux sont devenus mon chez-moi, que je n'échangerais pour rien au monde. Le plus étrange est qu'en me sédentarisant dans ce lieu « *en dehors* », j'ai achevé de m'ensauvager. Et si j'ai développé un certain goût pour la solitude (mais est-on jamais seul lorsqu'on appartient à ce point à un lieu ?), ma tendresse et mon empathie envers mes contemporains, perdus dans les dédales de nos normes, ont aussi crû en conséquence.

Nos spectacles tendent plus encore à toucher tous les humains, à brasser en douceur ce creuset de solitudes qui alimente peurs et colères pour rappeler que la beauté du monde est là, juste à portée de main, et qu'elle ne s'achète pas. Nous travaillons à amener au cœur de nos grandes villes solitaires un peu de la douce lumière qui baigne notre petit coin de paradis et pour cela, nous prenons le temps, le temps de rencontrer les habitants, de les écouter, mais surtout nous laissons les chevaux jouer les ambassadeurs de cet autre *modus vivendi*.

## De la minorisation

Notre précédent spectacle s'appelait *Dresse-toi* et j'y interrogeais les processus de minorisation au travers d'une comparaison entre les chevaux et les femmes. Le rapprochement est intentionnellement provocateur. Il met en évidence certains faits sociétaux : il suffit par exemple de se pencher sur les proverbes et autres dictons pour observer que la « sagesse » populaire tend à confondre épouses et montures.

Plus jeune, j'accompagnais mon moniteur d'équitation chez les maquignons avec lesquels il faisait affaire, et les entendais souvent trinquer : « À nos chevaux, à nos escaliers, à nos femmes et à ceux qui les montent ». J'aurais voulu lancer « À nos chevaux, à nos tables, à nos plans, à nos hommes et à celles qui les dressent ». Au delà de toute plaisanterie, la violence à l'égard des femmes, des noirs, des pauvres, des LGBTQ+, des moins valides, des migrants, des vieux, des animaux, de la nature (dont nous faisons tous partie) est indéniable. Peut-être est-elle une constante, peut-être est-elle plus médiatisée, mais en tout cas, elle ne décroît pas.

Chez mes chevaux, le taux d'agressivité est corrélé à la peur. Bouboule, marqué par un passé difficile et plus léger que son fils demi-trait, s'est souvent montré violent à son égard. Au contraire, les traits et les demi-traits de mon troupeau n'ont apparemment pas besoin de prouver leur force. Il leur arrive de piquer une colère, mais ils n'ont pas besoin d'en rajouter. Ce que j'observe, c'est que dans un cadre de vie naturel et suffisamment vaste, les marques d'amour répétées apaisent les tensions. Et surtout j'observe que tous, du plus solitaire au plus sociable, tous ont besoin d'amis, de contacts et de jeux.

\*

On me fit don de Cynique en 2006. Né d'une lignée prestigieuse en 2001, il avait été soigneusement choisi par son ancienne propriétaire, une femme pompier professionnelle belge qui l'avait ramené de Normandie afin de partir en promenade sur un bon gros géant.

S'il est vrai que les chevaux de trait sont généralement plus paisibles que les chevaux de selle, un jeune cheval reste un animal souvent facétieux, voire imprévisible. Quand j'ai récupéré Nikeur de Prainville, alias Cynique, sa propriétaire (pourtant folle de lui) avait fini par avoir peur de sa force et de son humour... cynique. Elle vint me voir à l'issue d'un spectacle, pour me dire qu'elle possédait un cheval qui conviendrait parfaitement pour la voltige et qu'elle était prête à s'en séparer contre une somme symbolique. J'allai rencontrer ce percheron et fut immédiatement touchée par la maladresse et l'humour qui caractérisait ce bonhomme d'1m70 pour 750 kg (il en fait aujourd'hui 830, car il n'avait pas fini sa croissance et était assez déprimé). À force de bêtises, de fugues et de galops mors aux dents, il s'était fait une réputation de « mauvaise bête », et lorsque je lui rendis visite, je fus attristée de voir ce colosse isolé dans les écuries, sous prétexte qu'il trouvait toujours une bonne raison pour faire une « connerie » *quand on le mettait au pré avec ses congénères*. Cynique était plutôt maigre pour un cheval de trait, mais surtout, il était triste.

Nos débuts en voltige furent houleux : Cynique adorait galoper, mais il ne voyait pas très bien l'utilité de le faire en cercle, en cadence et sans pouvoir exprimer sa joie. Jeune voltigeuse, je manquais autant d'expérience que de matériel. C'est avec les moyens du bord que j'entrepris de le débourrer à la voltige.

Il ne se prit au jeu qu'à partir du moment où je décidai de me mettre debout, alors même que ni lui ni moi n'avions le niveau requis. J'étais encore relativement novice et mon debout, chancelant, mais ce fut le sésame. : cynique perçut ma vulnérabilité, son galop se transforma, il devint attentif. Il s'était trouvé un nouveau rôle, celui de porteur, et sa responsabilité était de me garder sur sa croupe.

Cynique est un grand maladroit. Trois mois après son arrivée, une nuit, il s'échappa de sa prairie et partit marauder autour de la piscine des propriétaires du centre équestre. Se penchant pour toucher du bout du nez cette drôle de bâche bleue qui flottait au beau milieu du sol, il cassa un bout de la margelle et tomba dans la piscine. Je reçus un coup de fil affolé des propriétaires, qui se demandaient bien comment sortir un percheron de 800kg de leur piscine.

J'arrivai en hâte pour découvrir un cheval ravi d'être dans l'eau, jouant à déchiqueter la bâche avec ses dents. Il me fallut plonger sous le ventre du gros nigaud pour découper la bâche, le désemmailloter et l'extirper de son piège liquide en l'emmenant vers les escaliers (de marbre). À l'acmé de cette aventure, il réussit à marcher sur le pied de Bernard, le propriétaire du lieu, qui dut donc expliquer au service des urgences qu'il s'était fait écraser le pied par un percheron.

Cynique s'est aussi retrouvé à deux doigts de mourir de coliques.

En 2008, je travaillais au Musée Vivant du Cheval de Chantilly avec Bouboule et lui. Juste avant le spectacle de Noël, je décidai de m'offrir des vacances, profitant du cadre professionnel dans lequel je laissais mes deux protégés. Au bout de trois jours, je reçus un coup de téléphone affolé de Sophie Bienaimé : Cynique était en colique.

La colique, qui se caractérise par une incapacité de l'équidé à déféquer, est la première cause de mortalité chez le cheval : les chevaux ne peuvent pas vomir et si le péristaltisme de l'intestin cesse, ce tissu très particulier se nécrose très vite.

Un bouchon s'était formé dans son intestin grêle et comme il s'était roulé de douleur, l'intestin s'était tordu, perforant le voile du grêle (sorte de fascia qui maintient l'intestin grêle dans sa position abdominale). Sophie décida de l'amener à Gros-Bois, la clinique des chevaux de course. Elle me raconta combien le trajet avait été éprouvant, la douleur poussant Cynique à se jeter contre les parois du camion.

Là-bas, décision fut prise de tenter une opération. Son pronostic était très mauvais, car pour mettre les chevaux sur la table d'opération, on les soulève par les jambes avec l'aide d'un palan, ce qui peut engendrer une rupture de la tige vertébrale chez les chevaux lourds. On coupe ensuite la partie abîmée, on raboute le reste et on prie pour que ça cicatrise.

Cynique survécut. J'arrivai après la bataille, pour constater que monsieur avait déjà trouvé le moyen de devenir la coqueluche de la clinique. Le lendemain de son opération, une des étudiantes vétérinaires insista pour promener le convalescent. Tout à sa joie de retrouver l'air frais et l'herbe verte, Cynique lui arracha la longe des mains et partit dans un grand galop ponctué de sautemoutons. La pauvre stagiaire, terrifiée à l'idée qu'il s'éventre, le poursuivit. Son heure n'était toujours pas venue : le bon gros géant s'arrêta quelques centaines de mètres plus loin, à peine essoufflé. Les sutures de ces vétérinaires ne laissaient pas à désirer.

Cynique eut une très longue convalescence, que j'avoue avoir abrégée au grand dam des vétérinaires, car il avait besoin de courir à nouveau. Depuis, il ne m'a plus jamais fait de frayeur... de ce type-là. Mais une chose est sûre : son équilibre est lié au troupeau, à l'amour, à l'attention qu'il reçoit et qu'il peut offrir aux autres. De tous mes chevaux, c'est le plus soucieux de la présence et du bien-être des autres. Il déteste être isolé. Il adore les poulains et prend soin d'eux avec une patience impressionnante. Il protégeait Toxic plus que sa mère, allant même jusqu'à user de stratagèmes compliqués pour l'emmener loin de sa génitrice s'il estimait qu'un danger risquait de la faire attaquer son poulain.

Or, si Cynique est certainement un de mes chevaux les plus attachants, il peut aussi manquer terriblement de sang-froid. Le promener en ville est un vrai cauchemar. Il tente de vous grimper sur les épaules parce qu'il a peur des bouches d'égout, des sacs plastiques, des parapluies et de tout autre artifice humain. De ce point de vue, il est l'antithèse de Babouchka. Mais sur la piste, entièrement focalisé sur mon équilibre, il perçoit au moindre changement de poids le sens dans lequel je vais retomber, de sorte qu'il ralentit ou adapte sa trajectoire. Il me sent prendre appel et me

pousse alors légèrement. C'est grâce à son attention sans faille que je peux voltiger sur un cheval nu, sans aucun enrênement.

Voilà 13 ans que nous travaillons ensemble. Il m'a appris que les chevaux aiment rendre les caresses qu'on leur prodigue : très vite après son arrivée, il prit l'habitude d'insister à grands coups de tête pour que je lui gratte les paturons et les petits plis cachés sous les fanons, une pilosité particulière au bas de la jambe : chez les chevaux de trait, des poils presque crins protègent leurs membres du froid et de l'humidité. Quand l'humidité parvient tout de même à s'infiltrer, il arrive que diverses mycoses se développent. Il est alors bien difficile pour un cheval d'atteindre ces minuscules recoins avec son gros nez, tandis qu'un humain a... des mains. Il désignait sans problème la zone à soulager et pour me récompenser de ma perspicacité, m'offrait un vigoureux massage crânien ou dorsal (commerce que nous avons d'ailleurs perpétué).

C'est peut-être aussi cette attitude qui lui avait valu sa réputation de « mauvaise bête », mais jamais il ne m'a mordu. Lorsqu'il pose son nez sur moi, c'est pour m'inciter à lui rendre le massage. Il m'a fait comprendre que les chevaux passent énormément de temps à se toucher, à se gratter, à se câliner les uns les autres. Et surtout, que cette activité s'effectue en miroir. Aussi, aujourd'hui, ce moment de soin et de complicité physique, nous le mettons en scène dans nos spectacles. À l'issue de la prise de risque qu'est la voltige, une fois que Cynique a montré ses talents de porteur, je m'assieds à ses pieds, manifestement vulnérable, pour lui gratter un antérieur dans ce petit creux chaud sous le boulet. Il me rend la faveur en me frictionnant la tête, comme un géant renoncerait à sa force herculéenne pour toucher avec une immense douceur cette fragilité que je dissimule si bien dans mon quotidien. Je retrouve alors certaines émotions de mon enfance.

Cette gestuelle a aussi valeur de symbole. Elle s'inscrit à l'encontre des rapports de domination, à l'opposé de la violence. C'est un instant suspendu, deux êtres prenant soin l'un de l'autre sans fausse pudeur, sans faux-semblants. Juste l'empathie faite chair et caresse. Car dresser un cheval n'est pas une bataille, c'est une histoire d'amour où l'on invente à deux, dans l'intimité d'un corps à corps, un langage sans mots. C'est s'élever en développant notre capacité à percevoir les besoins et les attentes de l'autre. C'est forger son âme au feu d'un autre être.

## Nous ne voulons pas le pouvoir, nous voulons la puissance.

Je crois que chaque être est unique et digne d'attention et d'amour. J'espère que nous pouvons aujourd'hui remettre en question les schémas de domination qui se sont installés entre les hommes et la nature, puis entre les hommes et les femmes, puis entre les blancs et les non-blancs et finalement entre une « norme » constituée et le reste du monde. On ne défend bien que ce que l'on aime et si nous voulons que demain encore, il y ait des renards dans les bois pour chanter le lever de la lune, des petites filles bientôt sorcières parmi leurs amis chevaux, des humains qui joignent leurs différences pour trouver collectivement des réponses innovantes au défi du vivre ensemble, il faudra bien faire de nos amours, de notre capacité à aimer, une priorité.

Petit à petit, le mot « amour » est devenu une incongruité. On peut le remplacer par attention, mais une chose est sûre : dans mon expérience personnelle, c'est cette force primordiale qui organise le vivant. Et quand on élimine successivement tous les désirs induits, commandés par nos sociétés contemporaines, quand on demande autour de soi ce qui importe le plus à chacun, on trouve, au noyau de nos psychés, ce besoin d'être reconnu comme un être unique et digne d'amour. Quand je m'interroge sur ce qui m'a permis de traverser mes quarante ans d'existence sans jamais avoir le sentiment d'être empêchée du fait de ma négritude, de mon genre ou même de mes revenus (qui n'ont jamais été mirobolants), il me semble évident que l'amour et l'attention que m'ont prodigués ma famille et mes premiers éducateurs m'ont forgé une cuirasse d'airain.

Ma fréquentation précoce des bêtes, l'impression d'avoir été choisie par les éléments, par la nature, m'ont aussi permis de trouver une source inépuisable d'attention et d'amour réciproque. En s'extrayant du prisme de la nature, l'humain a renoncé à cette source de bonheur et d'énergie. Cette scission a probablement donné naissance aux premiers rapports de domination et au système qui les perpétue jusqu'à leur acmé : le capitalisme.

\*

Aujourd'hui, la question de notre rapport à l'animal et à la nature est (heureusement) de plus en plus centrale dans le débat public. J'entends s'opposer les intérêts du marché et une voix plus diffuse, qui espère réinventer notre connexion au vivant.

Or, il ne faudrait pas oublier que nous faisons nous-mêmes partie du vivant. L'idée d'une scission complète entre les « méchants humains » et les « animaux innocents » ne tient pas une seconde. Nous faisons partie de la nature, nous sommes en elle comme elle est en nous. Je crois fermement que pour contourner l'écueil sociétal et écologique auquel nous sommes confrontés, il faut réinventer nos rapports, sortir de ces compétitions absconses qui nous opposent les uns aux autres pour mettre en avant la richesse de la différence et de la pluralité, nous remettre en question, apprendre les uns des autres, les adultes des enfants, les hommes des animaux, le vivant de l'élémentaire. Et accepter notre finitude et notre mortalité.

J'observe combien, dans nos sociétés modernes, on s'efforce d'occulter la souffrance et surtout la mort. Nous nous devons d'être jeunes, dynamiques, performants, alors que chaque échec est une opportunité d'apprendre quelque chose. Nos cicatrices et nos rides ne sont pas des tares, mais les signes de nos victoires sur l'adversité.

Loin de moi l'idée de retourner à l'âge des cavernes, mais pourquoi soutenir la croissance à tous crins, la solitude et la peur qui règnent dans les nos villes occidentales modernes ? Le confort contemporain n'est pas partagé par tous et nous sommes souvent hantés par l'angoisse sourde de le perdre. Les pauvres ont peur des autres pauvres, sans voir qu'une frange lointaine et nantie se goberge et n'en a jamais assez.

Les humains ont aujourd'hui appris à avoir peur de la nature, des microbes, des éléments, des animaux et même de ce changement climatique engendré par leur propre espèce. Lorsque j'habitais, seule humaine, sur le Terrain des Nomades, on me demandait si je n'avais pas peur. Non, je n'ai pas peur toute seule dans la nature. Je sais que je ne peux compter que sur moi-même, mais j'ai confiance en mes capacités. Je suis en bonne santé, j'ai quelques connaissances de base qui me tiennent à l'abri de différents périls et je ne risque pas d'être la victime du système aveugle de domination qui fait nos sociétés modernes.

\*

*« Nous ne voulons pas le pouvoir, nous voulons la puissance ».*

Cette phrase résonne en moi depuis que je l'ai lue, je ne sais où.

J'ai eu la chance d'échapper à la violence aveugle qui s'exerce sur les femmes, sur les noirs, sur les pauvres, sur tous ceux qui sont différents, mais je perçois bien que les rapports sociaux se tendent, que les chapelles se multiplient et que la violence semble être devenue une réponse communément admise. La peur sévit partout. Les riches, craignant de n'être aimés que pour leur fortune, ont peur de la perdre. Les pauvres ont peur d'être raillés ou abusés. Les hommes ne savent pas comment se conformer à cette virilité fantasmée qui fait d'eux des machines performantes, prêtes à toutes les saillies. Je ne ferai pas la liste de tout ce que les dominés (dans le sens bourdieusien du terme) peuvent craindre : ce serait sans fin. Mais je m'interroge.

Je veux sortir de cette société et réinventer les règles du jeu, établir de nouvelles règles pour éviter toute exclusion, classification, hiérarchisation. Chacun deviendrait à chaque instant un peu plus vif, quelle que soit notre définition de la vivacité.

La défense de la nature renferme des contradictions vives. Contrairement aux animalistes les plus extrêmes, je ne crois pas à la suppression de toute interaction avec les animaux, je crois au pouvoir de l'éducation, à la puissance de l'empathie, à la capacité de faire en sorte que chacun trouve une place et puisse évoluer à son gré et à son rythme. Les interdits me donnent toujours envie de les transgresser, les injonctions me rendent rebelle. Je crois que c'est par l'exemple, par le vivant, par le récit de toutes nos histoires d'amour que nous pouvons donner envie d'un autre rapport à l'autre, à tous les autres.

## La Fin.

En ce 4 février 2020, une boucle se referme. Mon vieux compagnon de route, mon cher Darwin, est mort. Une nuit venteuse et pleine de cauchemars, une nuit troublée où le petit chat malade a tenté en vain de me protéger de mes frayeurs. Au cœur d'une nuit particulière où nous eûmes, Nicolas et moi, l'impression d'entendre des cloches résonner au loin, Raydin Van Kester, alias Darwin, a passé le Styx.

Au matin, je l'ai trouvé entouré de son troupeau, couché sur la tombe de mon chien. Il gisait là, son grand corps échoué, mais apaisé, les oreilles tendues vers un ailleurs que je finirai moi aussi par connaître. Ces yeux s'étaient déjà voilés, son regard doux à peine changé.

Le troupeau s'est éloigné, m'a laissée seule avec sa dépouille. Je n'ai pas trouvé la voie pour laisser mes larmes couler. Il m'a fallu trois jours pour qu'enfin déferle cette marée d'émotion.

La Camarde encore m'a surprise. Pourtant, 25 années d'existence font venir la vieillesse, on le sait. J'avais beau tenter de m'y préparer, rien jamais ne nous prépare à ce choc mutique.

Où est-il donc parti?

La veille encore, il galopait avec son troupeau. La veille encore, il attaquait de sa bouche édentée l'outrecuidant qui tentait de le priver de son foin matinal. Il s'était creusé ces derniers temps, si bien qu'on devinait ses côtes et ses hanches, mais il avait encore ce chignon qui lui donnait des airs d'étalon.

Couché sur le flanc, les jambes en une galopade immobile, il avait les dents saillantes sous une lèvre déjetée, seul indice que la vie s'en était allée. Je me suis assise à son côté pour observer une dernière fois la dentelle unique de sa robe baie. Les nombreux hivers avaient laissé çà et là des traces immaculées de leurs baisers.

Adieu vieux compagnon, tu es parti devant tracer la route de l'ailleurs. Il ne me reste qu'à t'honorer de ces quelques mots :

La mort n'est pas tonitruante,  
elle vient silencieuse rôder au creux de la nuit  
elle envahit les rêves et vole le souffle de l'endormie  
de ton nom propre, elle fait un songe sali  
et lorsqu'au matin on trouve ta dépouille  
tes yeux brumeux sont déjà remplis de pluie.

La mort vient sans trompettes  
doucement chanter ton glas  
une cloche large de bronze sombre  
étouffe son battant et fait vibrer le sol meurtri.  
Tu as couché ton grand corps sur la tombe de ton ami  
et goûté une dernière fois le vent ébouriffant  
ta vieille crinière ternie.

La mort t'as attelé à son char verdi  
la lune n'était qu'un reflet dans les voiles déchirés de la nue  
les autres, les jeunes une dernière fois t'ont suivi  
et pour carder  
le silence moite  
en ronde solennelle ont veillé ton grand sommeil.  
Tu as traversé l'eau et tu es parti rejoindre la cohorte de mes fantômes

vous faites la courses en riant, folâtrant dans les courants d'air.  
Te voilà à nouveau poulain forçant la vitesse des jeunes jambes  
tu galopes avec la belle, tu dépasses l'horizon  
un chiot blanc et brun aboie à vos sabots  
vous rejouez très loin cette dextre céleste qui vous liait.  
Je ne serai jamais seule mon ombre contient la vôtre.

